

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Le PREFET du FINISTERE

Chevalier de la Légion d'Honneur

Vu l'article 31 de la loi du 30 octobre 1886

Vu l'article 15 du décret du 1er Septembre 1939

Vu le décret du 18 novembre 1939

Vu l'article 2 du décret du 29 juillet 1940

Vu l'arrêté du 12 août 1940

Considérant qu'au cours des années qui ont précédé la guerre M. GUEGUIN s'est livré à la propagande d'idées subversives, créant ainsi dans le département une agitation contraire au Bien Public, qu'il a donné notoirement l'exemple de la révolte contre l'autorité, que son maintien en fonctions constituerait un scandale et serait de nature à troubler l'ordre établi,

A R R Ê T É :

Article 1er - M. GUEGUIN, professeur à l'Ecole primaire supérieure de Concarneau est révoqué de ses fonctions.

Article 2 - M. l'Inspecteur d'Académie, en résidence à Quimper, est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui aura effet du jour de sa notification.

Quimper, le 26 octobre 1940

Le Préfet,

Signé: M. GEORGE.

Pour ampliation,  
Le Secrétaire Général,  
Signé: CAUMONT.

Pour copie conforme  
Quimper, le 29 octobre 1940  
L'Inspecteur d'Académie,

*Caumont*

COMITE D'HISTOIRE DE LA GUERRE

COMITE D'HISTOIRE DE LA DEPORTATION

Audition de Monsieur Jean Bernard, né le 4 juin 1923 à Pont l'Abbé (Finistère), comptable à l'Electricité de France à QUIMPER, demeurant 4, rue Santik Du à Kerfeunteun (Finistère) :

- Arrêté le 10 octobre 1942 par la Police de VICHY (Service des Renseignements Généraux de QUIMPER) ;
- accusé d'avoir notamment participé à différents sabotages.
- Interné à : Mesgloaguen - QUIMPER (Quartier Français)  
MONTFORT/MEU (Ille-et-Vilaine) ;
- Condamné par la Section Spéciale de la Cour d'Appel de RENNES ;
- Transféré à POISSY, MELUN, CHALON/MARNE, puis COMPIEGNE
- Déporté à BUCHENWALD (Kommando de l'usine MITTELBAO matricule 52.017).
- Blessé - Invalidité 95% - libéré le 11 avril 1945.
- Rapatrié le 30 avril 1945.

Au mois d'Octobre 1942, la Police de Vichy apprit l'existence d'un important réseau de Résistance dont les ramifications s'étendaient dans les secteurs de CONCARNEAU, QUIMPER, PONT-L'ABBE et DOUARNENEZ.

De nombreuses arrestations eurent lieu.

Jean BERNARD songeait à prendre le large, lorsque le 10 du même mois, il fut appréhendé à son tour. On l'accusait notamment d'avoir participé à différentes opérations de sabotage et à la diffusion de tracts appelant la population à la Résistance contre l'occupant.

#### La prison Mesgloaen à QUIMPER

Bref, il s'agissait, selon les policiers, d'un "terroriste dangereux", et c'est comme tel qu'il fut présenté, deux jours plus tard, après de pénibles interrogatoires, au Feldwelbel de service, à l'entrée du quartier allemand de la prison Mesgloaen à QUIMPER.

Cette recommandation paraissait embarrasser singulièrement le soldat nazi. En effet, au cours de la conversation qui s'engagea entre ce dernier et les policiers, Jean BERNARD comprit que les cellules étaient archipleines, au point de ne pouvoir y admettre un seul détenu.

Etant donné la qualité que l'on attribuait au nouveau prisonnier, il est probable qu'ils eussent trouvé une solution sans la présence d'esprit d'un gardien de la Maison d'Arrêt, Monsieur SAMZUN. Ce dernier, qui avait assisté d'assez près à la scène apostropha Jean Bernard en ces termes : "Viens par ici, chez nous il y a de la place" ; et plus bas il ajouta à l'intention du jeune homme interloqué : "Allons ne fais pas l'imbécile suis-moi tu seras bien mieux au quartier français".

Et c'est ainsi que durant quelques semaines, Jean BERNARD avec d'autres camarades dans une situation à peu près identique à la sienne, vécut la vie des détenus de droit commun ; pas tout à fait cependant car le personnel de l'Administration Pénitentiaire faisait une très nette distinction, sur le plan de la considération, entre Résistants ou Politiques et leurs compagnons de captivité dont le séjour en prison trouvait son origine dans des motifs moins avouables. Les salles communes, assez vastes, contenaient jusqu'à soixante dix détenus.

Jean BERNARD et ses camarades étaient autorisés à recevoir des colis familiaux. Certains gardiens s'arrangeaient pour leur remettre discrètement leur courrier. Il rapportaient les informations de la radio de LONDRES et, de temps à autre, faisaient circuler les journaux locaux.

### MONTFORT/MEU

Le 15 janvier 1943, les prévenus dont le cas relevait de la Section Spéciale de la Cour d'Appel de RENNES, c'est à dire inculpés "d'activités terroristes" ou de "menées subversives" furent transférés à la prison de MONTFORT/MEUR (ILLE et VILAINE).

Jean BERNARD comparut devant le tribunal, qui le condamna à cinq ans de prison. Ses co-incepés, parmi lesquels son frère Yves BERNARD, se virent infliger des peines diverses. Le verdict rendu ils chantèrent tous la Marseillaise, avant de quitter la salle d'audience. Ils reprirent le chemin de la Maison d'Arrêt de MONTFORT/MEU, où les conditions de vie ne différaient pas sensiblement de Mesgloaguen.

Ce fut, aux dires de Jean BERNARD, les deux seules prisons qu'il connut, où le personnel de l'Administration Pénitentiaire fit montre de compréhension, et même dans certains cas de sympathie à l'égard des Résistants et détenus politiques.

Cependant, l'heure de la séparation vint pour les cornouaillais. Ceux qui avaient été condamnés à moins d'un an de prison se virent dirigés sur BAUGE (MAINE ET LOIRE), tandis que les autres devaient subir leurs peines dans une "Maison Centrale de Correction".

### POISSY

Pour Jean BERNARD, ce fut POISSY, où il arriva le 21 Mars 1943.

Le grand Penitencier de Seine et Oise comptait, à l'époque, quelques 450 détenus pour "délits et patriotisme" et environ 2 000 prisonniers de droit commun. Quelle promiscuité ! D'autant plus qu'il ne s'agissait plus là de vulgaires voleurs, voire même de vagabonds ; à POISSY, on ne trouvait pour la plupart que des dangereux repris de justice, des criminels. Le personnel de la Centrale, hormis quelques exceptions, traitait sur le même pied les uns et les autres. Les brimades se multipliaient à l'encontre des Résistants et Politiques ; on allait même jusqu'à cracher dans leur soupe lorsqu'ils se plaignaient de la mauvaise qualité de la nourriture. En effet, non seulement la cuisine s'avérait inacceptable, mais encore les locaux disciplinaires étaient d'une saleté repoussante. Lorsque Jean BERNARD et ses camarades protestaient contre l'injustice de leur sort, ils se voyaient répondre : "Le motif de votre condamnation n'est pas inscrit sur votre figure". On disait même que les détenus de droit commun pouvaient recevoir quatre colis par semaine alors que les familles des Résistants et Politiques s'étaient vu interdire plus de deux envois hebdomadaires. Une fois par mois, les prisonniers pouvaient voir leurs parents, au parloir. Etant donné l'éloignement, les Finistériens, on s'en doute, n'étaient guère favorisés à cet égard.

.../...

En ce qui concerne l'emploi du temps, Jean BERNARD et ses compagnons furent d'abord soumis au régime des "inoccupés". Le matin, après le petit déjeuner, très sommaire, et jusqu'à 11 heures, ils demeuraient assis sur un banc, dans l'atelier, avec défense de communiquer sous peine d'être "descendus au mitard".

L'après-midi, ils revenaient pour la "promenade" qui consistait en une ronde, sous la surveillance des gardiens qui marquaient le pas en scandant "gauche-droite".

Un jour, on voulut les astreindre au travail en atelier. D'un commun accord, les Résistants et Politiques refusèrent. Dès lors, une organisation de solidarité fut constituée, dans l'esprit d'obtenir de la Direction du pénitencier certains égards en faveur des détenus pour "délits de patriotisme".

Il faut dire que la tâche du Comité fut facilitée, dans une certaine mesure, par l'évolution des événements; le débarquement avait eu lieu en Afrique du Nord, les Alliés se battaient en Italie. Certains fonctionnaires, abusés auparavant par la propagande de VICHY, en venaient maintenant à considérer que c'étaient les "terroristes" qui se trouvaient dans la bonne voie. *(ou plutôt ils avaient peur de l'avenir, de conséquences de leur attitude)*

Cette époque coïncidait de plus avec l'affectation à POISSY de Douaniers chassés de leurs postes par la "Gast" (douane allemande), et reclassés provisoirement comme gardiens de prison. Nouveaux venus dans l'Administration Pénitentiaire, ils faisaient montre, dans l'exercice de leurs fonctions, d'un esprit différent de celui qui peut s'expliquer en partie, par de longues années de service dans les Centrales.

Les Résistants connaissaient maintenant les dernières nouvelles de la Radio par les douaniers et certains gardiens gagnés à leur cause.

Le 14 juillet 1943, à 19 heures précises, les 450 détenus, suivant un mot d'ordre diffusé dans la journée, se levèrent de table dans un ensemble parfait et entonnèrent la Marseillaise. Les gardiens émus, joignirent leurs voix à celles des prisonniers. *(Non, les gardiens étaient si dévot et ne savaient pas s'en empêcher, mais ils étaient si habitués à chanter avec les détenus)*

Par ailleurs, rien ne venait rompre la monotonie des jours qui se succédaient à POISSY, sauf les heures d'études organisées par les Universitaires, assez nombreux parmi les Résistants et Politiques. Le soir venu, dans le silence des cellules, chacun pensait d'autant plus à la "belle" que les nouvelles laissaient présager l'approche de l'insurrection nationale. Nos finistériens rêvaient de reprendre la lutte dans les maquis des bois de SAINT GOAZEC ou à TREDUDON-LE-MOINE, dans les landes de l'Arrée que Jean BERNARD avait parcourues avant son arrestation.

*accord à l'unanimité*

*Cela a été la séparation d'avec les autres Communistes*

Une filière d'évasion s'organisa. Une nuit, quelques détenus parvinrent à sortir de leurs cellules, se dirigeant vers les grilles d'égoûts de la prison, dont ils fracturèrent les cadenas. Était-ce un condamné de droit commun qui les avait dénoncés ? Toujours est-il que les fugitifs furent pris, alors qu'ils allaient s'engager dans les canalisations.

#### La Centrale des réclusionnaires de MELUN

A titre de sanction, l'Administration Pénitentiaire transféra les 450 Résistants et Politiques à la Centrale des Réclusionnaires de MELUN. A l'annonce de leur prochain départ, les intéressés confectionnèrent à la hâte des tracts manuscrits, appelant la population à se soulever, en plus grand nombre, contre les Allemands. Durant le parcours qui s'effectua en camions, d'une Centrale à l'autre, malgré la présence des Groupes Mobiles de Réserve les tracts furent lancés sur la voie publique.

A MELUN, le régime ne différait pas très sensiblement de POISSY, mis à part le fait que Jean BERNARD et ses camarades n'eurent aucun contact avec les condamnés ordinaires. Ils se virent d'abord assemblés par ateliers, au nombre d'une centaine, mais refusèrent aussitôt de travailler à la fabrication de filets de camouflage destinés à l'armée allemande.

Jean BERNARD nota cependant que la nourriture était mieux préparée qu'à POISSY et que les cellules offraient une plus grande propreté.

L'organisation qui fonctionnait parmi les détenus se renforça, au point que ses représentants discutaient maintenant avec la Direction de la prison des conditions matérielles des prisonniers de leur catégorie.

Ils obtinrent de conserver leurs cheveux, avantage appréciable, puisqu'il leur permettait une nouvelle distinction d'avec les condamnés ordinaires.

A MELUN, on reprenait les projets d'évasion.

Au début de Décembre 1943, une tentative de départ en masse fut décidée. Après avoir ouvert les portes de leurs cellules à l'aide d'instruments fabriqués clandestinement, une dizaine de détenus dont Jean BERNARD, se précipitèrent vers la loge du Gardien-Chef, lequel, surpris dans son sommeil, n'eut guère le loisir d'opposer une résistance sérieuse. Plusieurs gardiens furent maîtrisés de la même manière. Les fugitifs se dirigeaient vers la porte lorsque le Service d'Ordre qui veillait sur le chemin de ronde ouvrit le feu les obligeant à se replier.

.../...

Les coupables reconnus et enfermés au cachot y seraient sans aucun doute restés un certain temps, si leurs camarades n'avaient déclenché un mouvement de protestation. Ils refusèrent de sortir de leurs cellules, et firent la grève de la faim jusqu'à ce que leurs compagnons revinrent parmi eux.

#### La Prison départementale de CHALON/MARNE

Cependant, cette malheureuse tentative d'évasion eut comme autre conséquence le transfert des co-détenus, dont le nombre tournait autour de 400, à la prison départementale de CHALON/MARNE.

Là ils furent entassés à raison de huit par cellule ; celles-ci offrant les dimensions de 6 M. X 4 environ. Le couchage consistait en des châlits superposés. Les conditions d'hygiène jointes à l'insuffisance de nourriture, provoquèrent de nombreux cas de maladie parmi les détenus.

Peu après leur arrivée à CHALONS, plusieurs détenus originaires de la région de PONT-L'ABBE, dans le finistère, furent cités devant la Cour Martiale allemande. C'était la Gestapo qui revenait sur des affaires de sabotages et autres, datant d'avant l'arrestation des intéressés.

D'un commun accord, les inculpés décidèrent de nier, dans la mesure du possible, leur participation aux actes dont il était question ou à défaut de minimiser leur part de responsabilité. Un seul nommé LAGADIC, se refusa à agir selon la manière convenue. Il revendiqua d'être le principal instigateur des attentats et fut condamné à mort. Les autres qui avaient été acquittés virent dirigés sur la Santé d'où les gardiens devaient leur ouvrir les portes lors de l'insurrection parisienne.

La remise d'un colis de 5 kilos par la Croix Rouge Française créa un certain malaise. N'ayant pas été habitués à une telle prodigalité depuis leur arrestation, certains s'imaginèrent qu'il s'agissait d'une faveur accordée à des condamnés à mort.

Par la suite, les détenus protestèrent à nouveau contre les conditions qui leur étaient faites, criant et frappant sur les portes de leurs cellules. On a dit que ces plaintes furent entendues de la population de CHALONS, qui organisa devant la prison une manifestation de sympathie à l'égard des prisonniers. Le chahut continu, d'autre part, eut l'inconvénient d'attirer l'attention des Allemands dont le casernement jouxtait la prison.

Enervés, les soldats allemands firent irruption un jour dans les corridors, ouvrant les guichets et mitraillant l'intérieur des cellules. Deux parisiens, de souche bretonne, furent grièvement blessés à cette occasion.

La Direction de la prison réagit de son côté,

.../...

en enfermant les plus turbulents au cachot, pour 60 jours. Il y en avait environ une vingtaine ; Jean BERNARD était du nombre.

Ce fut à ses dires, l'une des périodes les plus pénibles qu'il eut à supporter durant sa détention dans les prisons de France. Le réduit qu'il partageait avec deux autres camarades était sombre. Tous les quatre jours on leur distribuait une soupe claire et 300 grammes de pain à chacun.

Ils s'y trouvaient depuis 38 jours lorsque les soldats Allemands envahirent la prison.

#### A COMPIEGNE

Sortis de leurs cachots, ils assistèrent aux formalités combien illusoires, de la levée d'écrous, qui intéressaient également les quelques 400 autres détenus politiques et résistants de CHALONS/MARNE. Ils rentrèrent non sans satisfaction, en possession de leurs habits civils, puis ce fut le départ, sous l'escorte des allemands.

On était fin avril 1944.

Les prisonniers n'avaient aucune indication sur le but de leur voyage ; aussi l'arrivée à COMPIEGNE-ROYALIEU fut-elle une surprise.

Le séjour de trois semaines que Jean BERNARD fit dans ce camp n'évoque en lui aucun souvenir si ce n'est la joie d'une liberté toute relative au grand air, la douceur du printemps de 1944, l'espoir que faisait naître dans les coeurs les vagues d'avions alliés survolant la région, qui provoquaient chez les détenus une sorte d'euphorie au sortir de ces longs mois de pénitencier.

Ils avaient des nouvelles encourageantes par les internés du grand camp, chez lesquels la méfiance du début fit bientôt place à la plus franche camaraderie. Ces nouveaux détenus du petit camp de ROYALIEU avaient en effet été présentés par les allemands comme des criminels dangereux auxquels il ne fallait sous aucun prétexte adresser la parole. Le triste spectacle qu'offraient Jean BERNARD et ses camarades, tondus dès leur arrivée à COMPIEGNE pouvait accréditer cette légende.

On parlait déjà parmi les détenus d'un prochain débarquement allié qui permettrait d'éviter le voyage vers le Grand Reich. Encore que les intéressés n'envisageaient à l'époque la déportation que sous l'aspect d'un travail forcé, s'accompagnant d'une privation de liberté, à l'image des prisons françaises.

#### Vers l'Allemagne

Le jour du départ arriva cependant, sans qu'aucun évènement extérieur intervint en leur faveur.

.../...

Le 11 mai 1944, Jean BERNARD quitta le camp, en direction de la gare de COMPIEGNE, dans une longue file de détenus, dont le nombre se chiffrait à environ 1 200 ; des S. S. disposés tous les mètres, assuraient l'escorte du convoi.

Entassés de 100 à 120 dans des wagons à bestiaux, ils vécurent trois jours et trois nuits, le temps du voyage dans des conditions véritablement atroces. Les reclus ne pouvaient ni s'allonger, ni même s'asseoir. L'air qui parvenait à peine par un étroit hublot grillagé devint bientôt irrespirable. D'autre part, la païsée épandue en petite quantité dans le wagon, avait été saupoudrée de chaux vive, délicate attention de la S. S. qui savait bien qu'au contact de l'urine, il se produirait des émanations de gaz carbonique.

La sueur ruisselait sur les fronts. On signalait des cas d'étouffement, tel celui d'un jeune détenu qui, au départ, avait endossé sa canadienne, croyant se prémunir contre le froid en Allemagne. Etant donné l'entassement dans le wagon, il ne pouvait s'en débarrasser, et ne dut son salut qu'à la présence d'esprit d'un voisin, lequel ayant conservé son couteau découpa le vêtement en question.

Les détenus furent bientôt torturés par la soif, n'ayant eu chacun, pour viatique, au départ de COMPIEGNE, que les traditionnels morceau de pain et rond de saucisson. Certains burent leur propre urine.

Dans quelques gares françaises, Jean BERNARD n'a gardé aucune indication des noms des stations, des cheminots, au péril de leur vie, s'efforcèrent de faire parvenir de l'eau aux malheureux, utilisant les chapeaux et même les souliers. Certains parvinrent même à introduire des bouteilles dans les wagons. Le précieux liquide était réservé par priorité aux mourants. A bout de forces, les survivants durent se résigner à s'asseoir sur les cadavres.

Le désir d'évasion s'empara à nouveau des reclus. On établit un plan, donnant la priorité à ceux qui pouvaient rendre le plus de services à la Résistance.

Couteaux et limes, sortis des cachettes, entrèrent en action. "Maudit bois, qu'il était dur !". Jean BERNARD en garde encore le souvenir.

Des prisonniers originaires de la région de l'Est insistaient sur la nécessité de sauter du train, même en plein jour, car, disaient-ils, passée la frontière, toute tentative serait vouée à un échec certain. Leur opinion prévalut. Premier dans l'ordre, un capitaine gaulliste s'élança dans le vide, après quelques mots d'adieu à l'adresse de ses compagnons ; un second prisonnier emprunta la même voie. Ils venaient à peine de sauter que le son lugubre d'une sirène immobilisa le convoi. Du wagon plate-forme partit un feu nourri.

.../...

On a dit par la suite que les fugitifs avaient été repris et fusillés sur place. D'autres tentatives d'évasions, évaluées à une vingtaine environ par les détenus du même convoi, furent celles-là couronnées de succès.

Par la suite, le convoi ne s'arrêta guère, sauf dans quelques gares allemandes, où Jean BERNARD et ses compagnons, mourant de soif aperçurent par les interstices du wagon les S. S. se servant des manches à eau pour se doucher.

#### A BUCHENWALD

Il arrivèrent au bankoff de BUCHENWALD le 14 mai 1944, vers 17 heures. A peine les wagons furent-ils ouverts que les S. S. se précipitèrent, matraquant les prisonniers qui durent se ranger immédiatement en colonnes par cinq, le long du ballast. Il abattirent ceux qui en raison de leur état physique, ne purent répondre sur le champ à l'ordre d'évacuation lancé en allemand. Les chiens, de véritables molosses, rivalisaient de cruauté avec leurs maîtres.

Un nouvel ordre en allemand, et les détenus furent précipités vers les camions.

Comme pour témoigner du peu de cas que les nazis faisaient de la personne humaine, le chauffeur du camion dans lequel se trouvait Jean BERNARD passa sur les cadavres de déportés décédés durant le voyage ou exécutés à l'arrivée.

A la grande porte du camp un caporal S. S. exprima sa pensée par des paroles dantesques, que quelques détenus traduisirent ainsi : "Ici on entre par la porte et on sort en fumée". Sinistre présage, le four maudit de BUCHENWALD, crachait au même moment une fumée jaunâtre, répandant une odeur de chair brûlée.

Jean BERNARD et ses compagnons furent dirigés sur un vaste édifice, dénommé "block de désinfection". Une armée de prisonniers étaient chargés de raser les nouveaux venus sur toutes les parties du corps. Pour ce faire, ils se servaient d'instruments qui tenaient plus du couteau ébrêché que d'un rasoir. L'humour trouvait encore le moyen de se manifester parmi les malheureux patients. Quelqu'un murmura : "On ne pourra pas dire que nous sortirons d'ici à poil".

Le bain "désinfectant" s'opérait dans des conditions non moins pénibles. Les exécutants, des prisonniers allemands de droit commun, porteurs d'un triangle vert, se divertissaient en plongeant la tête des détenus dans le liquide nauséux.

Durant les mêmes opérations, les patients devaient attendre leur tour, exposés nus aux pires courants d'air.

La garde robe sommaire du concentrationnaire leur fut ensuite délivrée. Elle se composait d'un traditionnel "rayé", veste et pantalon en coton, complété d'un "mundsen" (coiffure ronde en toile) ; comme chaussures, une paire de claquettes, ou plus exactement une semelle dont la pointe était recouverte d'une manière d'étoffe. Le port de ces chaussures rendait la marche pénible. Quant au linge de corps il se réduisait à une chemise. Il fallut plus tard attendre quelquefois deux mois avant qu'elle fut changée.

Les détenus furent avisés qu'à BUCHENWALD, ils n'étaient plus que des "Haefflings", qui devaient répondre à l'appel, en allemand, de leurs matricules. Le numéro de chacun devait être cousu sur le côté gauche de la veste. Au moindre aboiement des kapos, des blokaltesters (chefs de blocks), lageraltesters (chefs de camps recrutés parmi les détenus S. S.) malheur à l'infortuné qui se laissait surprendre ; les coups de schlague sanctionnaient immédiatement de telles distractions.

Outre leurs matricules, les prisonniers se voyaient astreints au port de l'insigne triangulaire, disposé pointe en bas, et sur lequel s'inscrivait la première lettre du nom de leur pays d'origine.

La couleur de l'insigne indiquait le motif de la détention. Ainsi à BUCHENWALD, il y avait les verts, assez nombreux, allemands pour la plupart, condamnés comme criminels ou pour autres motifs ignominieux. C'est dans cette catégorie que la S. S. recrutait les différents responsables (kapos, etc...). On trouvait également au camp des "noirs", les tziganes ; des "violets" les objecteurs de consciences ; des "roses" les homosexuels ; mais les "rouges", désignant les résistants et politiques, composaient la grande majorité des détenus du camp.

Dirigés sur les blocks de "quarantaine", les arrivants devaient y séjourner trois semaines.

L'ordinaire se composait d'un kilogramme environ de mauvais pain noir, pour quatre ou cinq hommes, d'un morceau de "taffel margarine", et d'une soupe de pommes de terre, rutabagas et feuilles de betteraves, distribuée une seule fois par jour, généralement à l'heure de midi. C'était là une bien maigre pitance, mais Jean BERNARD en avait connu d'autres dans les Centrales françaises. Cependant, soit en raison de l'affluence des détenus ou intentionnellement, les occupants des blocks de quarantaine ne disposaient que de 90 gamelles pour un effectif de 1 200. Chacun était donc amené à laper l'insipide breuvage dans un temps record.

Vers la même époque ils eurent à subir les visites et interrogatoire de "l'arbeit statistik" qui les classait "à vue de nez", d'après leurs professions et selon leurs aptitudes physiques.

.../...

Le stage terminé au petit camp, la majorité des prisonniers furent affectés aux kommandos extérieurs, notamment à DORA et ELRICH. Jean BERNARD se vit désigné, avec d'autres compagnons dont quelques uns de l'Ouest, pour la "Mittelbao", usine dépendant de BUCHENWALD, bien que légèrement située en dehors de l'enceinte du camp. Cette usine fabriquait des fusils à répétition ; les déportés français eurent la douloureuse surprise de constater que certaines pièces venaient de SAINT-ETIENNE, des noyaux synthétiques pour relais téléphoniques, l'appareillage électrique des enceintes téléguidés V1 et V2.

Les arrivants cohabitaient maintenant avec des détenus de toutes nationalités. Jean BERNARD évaluait la population du camp à environ 30 000 hommes, ceci en début du mois de juin 1944. Elle devait atteindre plus tard près de 45 000 personnes. Les français s'aperçurent qu'ils n'avaient guère bonne réputation parmi les compagnons étrangers. Ces derniers exprimaient ainsi leurs sentiments "Franzosen comme ça" ce qui, dans le jargon du camp signifiait : "Les Français sont des voleurs". Cette méfiance s'expliquerait par le fait que les français, prisonniers de droit commun, avait séjourné au camp auparavant.

Le détail d'une journée de travail à BUCHENWALD était invariablement fixé de la manière ci-après :

Le réveil avait lieu à 4 heures du matin. Après la délivrance de leurs rations de pain et de margarine, les détenus se rassemblaient sur l'appel-platz, pour être dirigés sur les lieux de travail, escortés des S.S. et de leurs chiens. Au départ comme au retour, l'orchestre du camp jouait des marches militaires. Cet orchestre, composé de 25 à 30 détenus, en uniformes chamarrés de broderies, participait d'une manière générale à toutes les manifestations du camp. Ainsi, même les pendaisons avaient lieu au son de la musique.

Deux équipes se relayaient pour le travail en usine : les "taguistes" (équipe de jour) et les "matchistes" (équipe de nuit). L'une comme l'autre devaient effectuer douze heures de travail d'affilée, sous la direction des "maesters" (contremaitres et ingénieurs) allemands. Ces derniers étaient les seuls civils qui se trouvaient en contact avec les détenus. Moins brutaux que les S.S. chargés de la surveillance des kommandos, ils ne faisaient guère montre cependant de sentiments humanitaires, paraissant n'avoir qu'un seul but : l'augmentation du rendement.

A l'usine comme ailleurs, les kapos et certains individus dévoués aux allemands pouvaient obtenir des emplois privilégiés.

A l'heure de midi, Jean BERNARD appartenait à l'équipe de jour, les détenus disposaient d'une demi-heure environ pour avaler leurs maigres rations. Le travail reprenait ensuite jusqu'à 18 heures.

Au retour des kommandos, il fallait encore subir l'interminable appel avant de pouvoir rejoindre les blocks où logeaient 200,300 et même 400 détenus. Les chalits n'offraient pas une largeur supérieure à 0,90 m pour deux personnes ; encore que lorsqu'elles arrivaient à trouver un peu de repos, il n'était pas rares que S. S. et kapos les réveillassent pour de nouveaux appels, dont certains durèrent cinq heures de temps. Il en fut ainsi durant la nuit de Noël 1944. Les S. S. tinrent les prisonniers dans la neige jusqu'à deux heures du matin. On dénombra environ 400 décès parmi les détenus durant les jours suivants.

Même dans les blocks on souffrait du froid. Ceux qui étaient contruits en ciment présentaient un peu plus de confort à cet égard.

Jean BERNARD a conservé un souvenir relativement bon de son chef de block, un allemand qui avait tout lieu d'en vouloir aux nazis ; son épouse avait été pendue par eux quelques années auparavant. Il professait de plus une certaine sympathie à l'égard des français.

Le dimanche n'était pas toujours journée de repos pour les détenus. Il arrivait qu'on les réquisitionnât pour déblayer la neige dans les allées du camp. La cendre qu'on y répandait provenait du four crématoire.

En guise de nouvelles, les détenus n'avaient que les communiqués de la radio allemande ; que diffusaient les hauts parleurs servant d'une manière habituelle à la transmission des ordres dans chaque block. C'est par le même canal qu'ils apprirent la nouvelle du débarquement allié en France. Cet événement fut accueilli par une explosion de joie de la part des reclus.

A l'intérieur du camp, la Résistance s'était organisée. Le "Comité des Intérêts Français", dirigé par le Colonel MANHES, alias FREDERIC, assisté d'autres personnalités, dont Marcel PAUL, André MARIE, Eugène THOMAS, qui furent par la suite Ministres sous la IVème République y participa d'une manière active.

Parallèlement à l'organisation militaire, fonctionnait depuis la fin de 1943, ou le début de 1944, un mouvement de solidarité, dont le rôle consistait entre autres à faciliter l'admission au "revier" des malades ou des éléments en danger de mort.

Le même comité participa également à la lutte incessante tendant à l'élimination des "verts" des postes de responsables dans l'administration intérieure du camp, pour les remplacer par d'autres détenus favorables aux Résistants et Politiques.

Il y eut très peu d'évasions qui réussirent, étant donné le cordon de police et le réseau électrifié des barbelés qui entouraient le camp. Les auteurs de ces tentatives étaient pour la plupart des Russes ou des Polonais. La pendaison sanctionnait toute velléité de fuite.

Les exécutions se multipliaient d'autant plus que la Gestapo faisait de temps à autre des apparitions à BUCHENWALD. Elle reprenait des enquêtes sur des faits antérieurs à la déportation. Des patriotes belges, des russes, commissaires politiques ou officiers, furent dirigés sur le four crématoire, au-dessous duquel une salle de pendaison avait été aménagée.

Il y eut également au début de 1944, l'affaire des parachutistes anglais, capturés en France. Ceux-ci ne passèrent que trois semaines environ au camp, durant lesquelles ils ne se virent astreints à aucun travail ; à l'exception de trois ou quatre d'entre eux, ils furent pendus, bien qu'ils eussent demandé, paraît-il à mourir en soldats.

Dans l'annihilation des camps de la "mort lente", Jean BERNARD a oublié bon nombre de noms et de dates. Cependant il a retenu celle du 24 août 1944, parce qu'elle l'a marqué cruellement dans sa chair. Il s'en réjouit néanmoins au souvenir de la bonne correction infligée ce même jour aux allemands par l'Aviation Alliée.

Vers 12H 30 la sirène d'alerte retentit à la Mittelbao. En pareil cas, les S. S. enfermaient précédemment les détenus à l'intérieur de l'usine, ayant soin, quant à eux de se réfugier dans les abris.

Cependant trois semaines environ avant les faits en question, ils avaient inauguré un nouveau système, consistant en l'évacuation des prisonniers vers un bois voisin. Jean BERNARD et ses compagnons venaient à peine d'y être conduits lorsque les premières vagues piquèrent vers l'usine dans un fracas épouvantable.

On a dit plus tard que l'aviation anglaise avait préparé ce raid avec le plus grand soin ; que des appareils de reconnaissance firent d'excellents relevés topographiques, notamment de l'usine qui travaillait on le sait, pour la fourniture d'armements au Front de l'Est ou d'appareillage électrique pour les engins téléguidés ; que les équipages de bombardiers furent entraînés spécialement pour cette mission.

Toujours est-il que, selon Jean BERNARD, les baraques du camp ne furent pas touchés, à l'exception d'un block atteint par une bombe incendiaire, cependant qu'à quelques mètres de là les villas occupées par les S. S. étaient entièrement rasées. De l'usine elle-même il ne restait plus que des décombres. Le raid n'avait duré que quelques minutes.

Malheureusement quelques bombes tombèrent à proximité d'une carrière ou des détenus s'étaient réfugiés. On dénombra parmi eux quelques dizaines de morts et environ 1 500 blessés ; du côté allemand les pertes furent chiffrées à 800.

Les S. S. selon leur habitude se montrèrent odieux. Ils se vengèrent en mitraillant les prisonniers dispersés dans les bois, en achevant les blessés.

Jean BERNARD qui figurait au nombre de ces derniers -il avait eu le pied à demi arraché - ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de ses camarades ceux-ci, des finistériens, les dénommés Lucien et René HELOU, deux cousins originaires de QUIMPER, aidés de deux bretons des Côtes du Nord, le transportèrent sur un brancard de fortune constitué par des manches de pioches.

En guise d'infirmier il existait bien à BUCHENWALD un petit et un grand "revier", que les détenus considéraient d'une manière générale comme l'antichambre du four crématoire. Il fallait en effet, être moribond pour s'y faire admettre.

D'autre part, bien que les médecins, déportés de toutes nationalités, qui donnaient leurs soins aux malades, ne manquassent point, pour la plupart, de compétences, ces praticiens se trouvaient désarmés, étant donné le manque de médicaments. Les cachets d'aspirine, les fameuses "tablettes" demeuraient le seul palliatif du revier.

Cependant, l'infirmier lorsqu'un détenu obtenait le privilège d'y entrer, sans qu'il fut à l'article de la mort présentait le double avantage d'un peu de repos et d'une nourriture plus copieuse.

Lorsque Jean BERNARD arriva au revier 1 500 blessés environ attendait d'être examinés. Le tiers environ subit diverses amputations ; 314 moururent de leurs blessures.

Jean BERNARD dont le pied guérissait mal - il n'avait pour tout pansement qu'un morceau de papier hygiénique - devait rester huit mois à l'infirmier, c'est à dire jusqu'à la date de la Libération.

Par ailleurs, la grande majorité des détenus qui travaillaient dans l'usine se vit dirigée sur d'autres kommandos. Les autres furent employés à la remise en état de la Mittelbau, qui ne fonctionna d'ailleurs jamais par la suite.

L'hiver 1944-1945 s'avéra particulièrement terrible, BUCHENWALD étant situé sur une colline exposée au Nord, on enregistra des températures de moins 30°. Les hommes souffrirent non seulement du froid mais aussi de la faim, la nourriture devenant de plus en plus mauvaise et la ration s'amenuisant.

Durant son séjour au camp, Jean BERNARD ne reçut qu'un seul colis de la Croix Rouge Française.

Le marché clandestin demeurait l'apanage des inorganisés. On sait que beaucoup de nos compatriotes étaient affiliés au "Comité des Intérêts Français", qui portait assistance au plus déshérités.

Cependant, le camp battait monnaie ; il existait un mark de BUCHENWALD, avec lequel les prisonniers étaient sensés rémunérés de leur travail en kommando. Du temps où il travaillait à l'usine, Jean BERNARD perçut un mark pour trois semaines de présence.?

En réalité, cette monnaie ne servait à rien, du fait que la cantine du camp demeurait fermée. Elle ouvrit cependant une fois ou deux, pour vendre une bière que les détenus jugèrent excellente.

Le "Comité des Intérêts Français", en liaison avec les autres organisations de Résistance constituées à BUCHENWALD, développait son action.

Leurs membres respectifs profitèrent du démantèlement de la Mittelbao pour subtiliser des pièces et procéder clandestinement au montage des armes. Ils parvinrent même à confectionner un poste émetteur-récepteur.

En fin mars 1945, les milieux intéressés se tenaient en état d'alerte. C'est qu'à l'époque la radio de GOEBELS ne parvenait plus à cacher la situation.

Les journées de 7, 8 et 9 avril furent particulièrement tragiques. Au camp, la nourriture manquait ; Jean BERNARD mangea de l'herbe, heureux quand, parmi celle-ci, il pouvait trouver un pissenlit. L'eau potable avait été coupée après le départ de l'Etat-Major des S. S.

Devant l'avance de l'armée PATTON, les soldats nazis décidèrent l'évacuation de BUCHENWALD. Quelques milliers de détenus quittèrent le camp en de lamentables colonnes, pour un exode au cours duquel beaucoup trouvèrent la mort.

On évaluait à environ 21 000 le nombre des prisonniers qui restaient encore au camp, lorsque l'organisation de Résistance manoeuvra pour empêcher de nouveaux départs.

Le matin du 11 avril 1945, on entendait de BUCHENWALD gronder le canon, à une distance qui sembla peu éloignée. Vers 11 heures du matin, la sirène du camp se mit à hurler.

.../...

On sut que les responsables, craignant le pire, avaient adressé un court message radio à l'armée américaine, demandant à l'Etat Major d'accélérer dans la mesure du possible son avance sur BUCHENWALD. Les nazis pouvaient en effet tenter de détruire le camp pour effacer les traces de leurs crimes. Ces craintes semblaient justifiées, du fait que les avant-gardes alliées découvrirent 500 lance-flammes aux abords immédiats du camp.

Pendant ce temps, les insurgés s'emparaient des miradors et de la tour de contrôle. Dans l'ensemble, les S. S. n'opposèrent pas une très grande résistance, et vers 16 heures, les détenus étaient maîtres du camp. Bon nombre de soldats nazis furent abattus, 150 environ étaient fait prisonniers.

Dès l'arrivée de l'armée américaine, on organisa les secours avec les moyens dont on disposait. Quelques noirs restèrent sur place pour aider au ravitaillement en eau potable. De nombreux détenus moururent encore après la Libération. Leurs camarades eurent la consolation de pouvoir leur donner une sépulture.

Une semaine plus tard, Jean BERNARD fit partie d'un convoi évacué sur EISENNARC'H (Thuringe). Hébergés dans un hôtel réquisitionné, ils reçurent les soins des Services de Santé Américains et Français.

La population locale n'était guère rassurée à la vue des "rayés", ces hommes à l'état squelettique dont elle paraissait craindre les représailles.

A l'hôtel d'EISENNARC'H deux filles de salle, des Allemandes, servaient les malades et les blessés. Etant donné les charges accablantes auxquelles elles devaient faire face, un Capitaine Français s'émut au point de réquisitionner les notables de la ville connus pour leurs sentiments nazis.

Ils arrivèrent pleins d'arrogance, et furent peut être déçus de constater qu'il s'agissait tout simplement de prendre le tablier pour faire la vaisselle et autres besognes ménagères.

Certains camarades de Jean BERNARD purent être rapatriés par avion. En ce qui le concerne, il reprit le chemin de la France dans des wagons à bestiaux. Mais, cette fois, les portes étaient grandes ouvertes, et dans les gares, les soldats alliés distribuaient généreusement aux anciens concentrationnaires tout ce dont ils avaient besoin.

On était au 30 avril 1945.

---

Report d'Alphonse Duot sur les événements anti-patriotiques de la part  
concorpore pendant les combats de la libération.

Relation des événements de la journée du 17 Août 1944

Encarneau est devenue cri-  
que en camp retranché de  
Blévaux de la côte. Va-  
rent président du C.L.T.  
ures, attend le moment où  
qui font le siège de Conca-  
F. Va. Bour d'Anvers.  
debut d'août une partie de  
l'histoire devient plus difficile  
arrivent à l'attaque des chars  
cette une reddition de ~~la~~ <sup>ceut</sup>  
des extérieurs de la ville,  
Aussi tôt comme cette reddi-  
secteurs pour la récupération  
me même informé et le pre-  
En passant par le commu-  
cité concorpore, mortier  
et elle peut se libérer à la é-  
in qu'il vient d'être arrêté se-  
te qui s'a de récupérer une  
et nous tentons de nous faire  
ont pénétré à l'intérieur  
res avoir fait plusieurs ten-  
chemin de fer qui dessert

1  
Photocopie

se par à l'encarneau et le succès se chemin dit du Dorlett. En chem-  
nous nous rencontrons Felix Delors qui nous a accompagné. Il y a la :

Rapport d'Alphonse Duvot sur les existences anti-patriotiques de la population concarnaise pendant les combats de la libération.

Relation des événements de la journée du 17 Août 1944

Depuis le début d'août 1944 la situation de Concarneau est devenue critique. La ville est pratiquement isolée et transformée en camp retranché, où sont venus chercher refuge les petites garnisons allemandes de la côte. La milice patriotique que Félix Delon a actuellement présidée du C.L.L. et moi avons constituée et qui comprend 316 hommes, attend le moment de passer à l'action, en accord avec les autres F.F.I. qui font le siège de Concarneau et particulièrement avec le bataillon F.T.F.F. La Tour d'Arvernes commandé par le commandant Gaston. Au début d'août une partie de la milice sera versée à ce bataillon; mais la liaison devient plus difficile par la suite et c'est sur ces entrefaites que survient l'attaque des chars américains appuyés par les F.F.I. et qui avait précédé une reddition de ~~cent~~ <sup>cent</sup> allemands qui se trouvaient en position aux abords extérieurs de la ville, reddition opérée dans la nuit du 16 au 17 août. Aussitôt comme cette reddition Delon fait le nécessaire auprès des groupes et secteurs pour la récupération des armes abandonnées par l'ennemi. Je suis moi-même informé et je prie les hommes de mon groupe pour cette action. En partant par le commissariat j'aperçois à l'intérieur un membre de notre organisation, monsieur Eugène Le Rose s'achève rue Duguay. Train actuellement relégué à la 6<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup> du 118<sup>ème</sup>. Il m'interpelle pour me faire savoir qu'il vient d'être arrêté de l'interrogation de monsieur Adolphe Delon garçonne qui lui a récupéré une arme. Le temps pressant je réunis mes hommes et nous tentons de nous faire verser l'extérieur de la ville. Quelques F.T.P.F. ont pénétré à l'intérieur et l'ennemi mitraille les sorties de la ville. Après avoir fait plusieurs tentatives avec succès sur la nouvelle ligne de chemin de fer qui dessert le port à l'endroit où elle traverse le chemin dit du Torbett. En chemin nous rencontrons Félix Delon qui nous a accompagné. Il y a là :

Le Berne Victor, sculpteur, habitant rue nationale; Moalic Louis, magistrat habitant 16, rue Dumont d'Urville; Calbrech Gabriel ouvrier d'arsenal habitant rue Colbert, actuellement F.F.I. à la 2<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup> du bataillon de Concarnéen basé à Moëlan S/ Mer et plusieurs autres patriotes dont les noms nous échappent (notamment le Beau mineur, rue Colbert en particulier, et qui devrait se trouver quelque années plus tard).

Il y a à cet endroit des armes abandonnées et du matériel. Nous décidons d'emlever le tout et de rejoindre les lignes des F.F.I. Nous enseignons aux autres patriotes à suivre notre exemple car la prise est belle. Il y a là outre des fusils, grenades et munitions, une mitrailleuse lourde en ordre de marche qui pourra aider efficacement à la libération de Concarnéen. Mais avec entre autres arrivent plusieurs agents de police conduits par le brigadier Le Roux. Celui-ci particulièrement s'oppose avec vigueur à notre initiative et me menace de son revolver. Il est appuyé par quelques agents dont le plus violent est Le Grand actuellement mité à l'anus. Une altercation violente s'ensuit au cours de laquelle nous cherchons à faire comprendre aux agents leur véritable devoir. Peine perdue; Le Roux et ses agents nous insultent et font amener un camion hippomobile appartenant à Bertrand le marchand de bière, sur lequel tout le matériel qui se trouve là est chargé et ramené en ville où il est entreposé à la mairie, à la disposition de l'ensemble si celui-ci veut faire un tour par là (selon) <sup>et Moalic</sup> en l'heureuse idée d'emlever auparavant le ressort récupérateur de la mitrailleuse. Celle-ci par un coup d'audace du F.T.P. Moalic de la 2<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup>, qui faisait partie de notre groupe de récupération sera ramené dans les lignes françaises quelques jours plus tard, et mise au service du Bataillon de Tour d'Auvergne qui sera formé en 118<sup>ème</sup> R.I. ~~l'unité~~ par l'ci utilisée pendant 9 mois sur le front de l'Orient.

Quelques heures après cet événement revenus en ville chercher des objets personnels, nous remontons vers les lignes des F.F.I. quand rue Nationale nous rencontrons une patrouille d'agents en tête de laquelle marche le brigadier Le Roux. Ce commissaire Joanic fait partie de la patrouille.

Une nouvelle altercation a lieu au cours de laquelle nous reprochons au agents leur attitude anti-patriotique. Le Roux, les agents Trolé et Lecroix me mettent ensemble leur revolver sur la figure et menacent de me "de centre" ceci devant plusieurs habitants de la rue et devant mes camarades Le Berre Victor déjà cité ainsi que Mealic Louis, Callerc'h Gabriel.

Nous repartons indignés vers les lignes des F.F.I. que nous réintéressons rejoindre et pendant 10 jours nous participons à la libération de Concarneau avec des armes allemandes récupérées à l'insu du brigadier Le Roux et de ses collègues.

A Concarneau le 18 Mai 1945

Duot

24, rue Dumont d'Urville - Concarneau

Un rapport succinct de ces faits a été remis au 2<sup>em</sup> bureau militaire de la place de Concarneau en septembre 1944.

Mémoire sur le journal l'Étincelle  
organe du parti Communiste français  
et des Jeunes Communistes,  
de Concarneau et sa région

Dès mes premiers contacts avec René Loizeaux  
dirigeant du parti en fuite et obligé de vivre dans la  
clandestinité, je lui fis remarquer que mon premier tra-  
vail consisterait en la création d'un journal destiné à  
propager les idées du parti sur la conduite de la guerre  
à outrance contre les nazis. Il fut d'accord et me signa  
la un camarade Louis Trichard résider chez Le Rose, qui  
pourrait me rendre de grands services. Celui-ci me mit  
en contact avec son patron P. Le Rose tout jeune à cet épe-  
que, j'étais quelque peu dubitatif sur cette collaboration,  
mais je fus vite dérompé par les conversations que j'eus  
avec lui. Il était d'accord avec mes objectifs et s'offrit à créer  
une organisation de jeunes communistes, la plupart lycéens.  
Mon idée de créer un journal se séduisit. Nous nous sommes à ma-  
dres un comité de rédaction. Le plus difficile fut de trouver  
le matériel nécessaire à sa fabrication. On marquait cruellement  
d'encre à polycopier et de pâte du même nom. Les lycéens Le  
Moal et Le Gros subtilisèrent au lycée quelques feuilles de papier

est le Coz interne depuis le début de la guerre, et qui sortit  
de son camp dans des conditions peu éclaircies adopta une atti-  
tude dangereuse en revenant à Concarneau et en contactant les  
camarades encore en combat. Il nous offrit de la pâte à poly-  
copier qui se révéla d'une utilisation impropre. Les pièces sub-  
stituèrent dans leur établissement une pierre humide à polycopier  
sur laquelle on peut faire les tirages.

Ce soir P. Le Rose et moi discutâmes lors de promenades en ville  
ou sur les quais des contenus du journal. J'avais trouvé le titre de  
notre journal. En souvenir de Génine je l'appelai "L'Étincelle"  
dont le journal portait le même nom: en russe "L'Искра".

P. Le Rose en assurera le tirage et nous le diffusâmes chacun à  
notre manière. Lui avait trouvé une manière originale. Ayant  
réuni plusieurs adresses, il l'envoyait par la poste. Moi plus pro-  
visoirement, mais plus dangereusement le soir après le couvre-feu  
le glissais sous les portes ou dans les boîtes aux lettres.

Nous ne fûmes en tirer que quelques numéros. La situation devint si  
explosive à la fin de l'occupation que nous fûmes tous et fûmes  
à mettre sur pied les groupes armés qui deviendraient les forces de la  
libération.

Voilà la véritable histoire de notre courageux journal  
"L'Étincelle".

Alphonse Duot

responsable du parti Communiste dans l'occupation pour la région de Concarneau  
responsable du F.N.L. Part. P.F. pour la dite région.

Pour la commémoration du 40<sup>ème</sup> anniversaire  
de la libération de Comcaumeu

Mémoires sur la participation des Front National et de  
F.T.P.F. à la libération de la ville.

### Introduction

Après le démantèlement en sept<sup>bre</sup> 1944 par la police  
de Vichy et la gestapo, de l'organisation secrète des part  
Communiste français à Comcaumeu dirigé par René Bizeau  
et de femme Buzie, la résistance à l'ennemi nazi semble  
détruite. Seul semble avoir échappé à la rafle, le res  
portante de l'organisation René Bizeau lui-même.

Quelques mois plus tard, je reçois la visite de M<sup>me</sup> de  
Caignac Eugène. Elle m'apprend que René Bizeau était  
vivant et contact sur moi seul pour remettre l'organisation  
sur pied. Depuis le début, j'en faisais partie et j'étais en  
contact direct avec lui. Le fait que j'aie échappé à l'occu  
pation, prouve certainement de ma qualité de nouveau arrivé  
dans le pays et donc peu connu politiquement.

Si j'acceptais, M<sup>me</sup> de Caignac s'engageait à me révé  
ler l'endroit où se trouvait René. J'acceptai malgré les  
risques que cela comportait. C'est ainsi que ma femme et  
moi fûmes les seuls, avec sans doute le d<sup>r</sup> Crescenti, car  
elle était <sup>et non</sup> ~~elle était~~ M<sup>me</sup> de Caignac  
à avoir une très mauvaise santé, pendant la durée  
de l'occupation nazie à rester en contact avec lui.



la ville et sur le front de l'ouest jusqu'à la victoire. <sup>LIBÉRATION</sup>  
L'Organisation de résistance "FRONT NATIONAL" autonome

de l'organisation nationale du même nom dont le journal s'appelait et s'appelle toujours "France d'abord" a été créée au printemps 1943 par l'Alphonse DROT (fils) dans la région Concarneau en dépit d'un manque de liaison avec la région et le Centre.

Le recrutement qui s'avéra difficile au début après le démantèlement par la police française et la gestapo de l'Organisation <sup>secrète</sup> spéciale (O.S.) du parti Communiste, commença un véritable essor à l'automne de la même année et ce, en dépit de l'opposition de certains membres d'un groupe de lycéens qui s'étaient constitués en groupe F.T.P.F. <sup>indépendants</sup> du F.N. dont la <sup>organisation</sup> fonction armée était pourtant les F.T.P.F.

Pi Alphonse DROT avait cédé à la vision des choses qui avaient certains membres de ce groupe avec lequel il collaborait, les F.T.P.F. n'auraient pas été présents aux combats pour la libération de Concarneau. C'est grâce à sa lucidité et son énergie qu'il put renforcer la 5<sup>ème</sup> Cie F.T.P.F. du bataillon Bon Tour d'Andouze de Quimper de vingt combattants, mettant sur pied lui-même avec le concours de Félix Delson, une Milice Nationale forte de 260 hommes qui devait devenir la 7<sup>ème</sup> Cie F.T.P.F. de Concarneau dont le commandement fut donné d'abord à Yves Ferric du Passage Lardice, ensuite à Alain Aubert de Quimper. La Cie se comporta d'une façon plus qu'honorable durant le siège de

La ville est sur le front de Coricut jusqu'à la victoire.

Les liaisons retrouvées grâce à J. Le Coz ne nous en  
portèrent rien en matière de soutien matériel et nous dûmes  
nous débrouiller seuls. Je reçus chez moi les responsables  
du parti et des F.T.P.F. Le père Henri alias Yves Taron est  
le duc dont je ne me souviens pas sur l'instant du véritable  
nom. Il était capitaine F.T.P.F. Autant dire que s'ils avaient  
été pris, j'aurais été fusillé avec eux et ma famille internée.  
Pour juger objectivement de ce qui se passa en ce temps  
là il faut tenir compte des risques que je pris pour moi  
et ma famille en recevant par deux fois ces camarades.



Relation des opérations  
exécutées du 4 au 25 août 1944  
en vue de la libération de Concarneau

Le 1<sup>er</sup> août le ~~commandant~~ <sup>colonel</sup> Berthaud responsable du Finistère a désigné le commandant Rineaux des F.F.I. de Pont-Aven, pour prendre le commandement des F.F.I. du Sud-Finistère. Ces troupes comprennent d'abord la C<sup>ie</sup> de Pont-Aven, les deux C<sup>ies</sup> de Concarneau et la C<sup>ie</sup> de Rosperden. Après la libération de Concarneau, les C<sup>ies</sup> de la région Fouesnant - Bénodet se joindront à celles-ci pour assurer le blocus de la poche de Lorient, le long de la Côte.

Accompagné du capitaine G. Boerhis, le commandant R. rejoint le marquis de Coray où sont les C<sup>ies</sup> de Concarneau et Rosperden. Mais ce même jour, celles-ci ont fait mouvement. Il tourne les C<sup>ies</sup> de Concarneau près d'Elliant. Quant à celle de Rosperden, elle s'est dirigée préférentiellement sur Rosperden. Cette dernière qui avait occupé l'agent de liaison anglais Price possédait des armes en abondance. Il n'en était pas de même pour les deux autres: le 31/7 leur parachutage leur a permis d'armer seulement 280 hommes sur 500 environ.

Le 4/8 se passe à inventorier et répartir les armes entre les deux compagnies commandées par Herzie (Bibération) et par Martin (Vengeance). - Dès le 4/8, Mercier qui commande la C<sup>ie</sup> de Rosperden a engagé le combat et occupé cette ville. Cette action lui a coûté chère en hommes et a provoqué de la part de l'ennemi une réaction qui s'est traduite par la destruction de nombreux immeubles et la mort de plusieurs non-combattants.

Le C<sup>dt</sup> R. rejoint Mercier à 14 h à la mairie de Rosperden. Celui-ci, très satisfait de s'être déclaré maître de la situation. Malheureusement, vers 16 h. une contre-attaque occasionnera encore des pertes sérieuses, tant humaines que matérielles, à la ville.

2  
Au cours de cette entrevue, le C<sup>dt</sup> a exposé à Merrien la manière toute différente dont il envisage l'action des maquisards. Selon lui elle est conditionnée par les réalités et les objectifs suivants :

a) - L'ennemi dispose d'un armement très supérieur au nôtre.

b) - Bien entraîné, bien commandé, il est bien plus apte que nous à un combat normal.

c) - Nos actions doivent être engagées de manière à éviter autant que possible les représailles contre les agglomérations et les populations. Ce seront par suite des opérations de guérillas montées avec soin loin des villages, avec pour but de terrifier l'ennemi par des pertes matérielles, matérielles, sans réciprocité.

Conclusion : Pas d'opérations à grand orchestre, mais une menace insaisissable, perpétuelle, créant un sentiment continu d'insécurité et provoquant ainsi une démoralisation existante. Mais le C<sup>dt</sup> R. sent bien qu'est officier de l'armée active relativement jeune, affilié à l'C. R. A., et demeurant brave et bon patriote, songe aussi à son avenir et recherche en faisant cavalier seul, l'action d'éclat qui le mettra en valeur.

Il est curieux de constater que la discipline, indispensable de la part de tous, est acceptée de bien meilleure grâce par les volontaires provinciaux de la population civile et par les éléments venus de la Marine Nationale ou de la Marine civile.

Le C<sup>dt</sup> a ensuite rejoint les F.F.I. de Concarnéan pour s'en occuper spécialement. Dans les deux C<sup>ies</sup> les sections ont été formées leur encadrement est fini. 125 hommes de la 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup> sont arrivés et environ 150 de la 2<sup>ème</sup>. Plus de 200 hommes ne le sont pas, et de nouveaux éléments nous rejoignent pendant toute la journée. Le C<sup>dt</sup> envoie des émissaires à Concarnéan pour arrêter ce mouvement jusqu'à nouvel ordre.

Quant à la C<sup>ie</sup> de Pont-Aven, elle est pratiquement désarmée, son parachutage lui ayant été soufflé par la garnison ennemie de Riec-sur-Bélon.

22  
Sans la soirée du 4, bond en avant. Au cours de ce mouvement la section de Melgen de la 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup> qui se trouve en terre-forte est attaquée par une patrouille allemande au nord de P<sup>te</sup> qui. La riposte est immédiate et énergique. La section se terre pour la nuit et rejoindra le gros le lendemain sans difficulté. Pour les actes du lieutenant Merzic, le sergent Gueniguer, les soldats Salavin, Nicolas, Fouilloux, Frette, ont eu une attitude remarquable: ce sont des valeurs sûres.

Nous établissons notre magasin à 1 km au sud de Melgen entre autres de la chapelle S<sup>te</sup> Antoine, la 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup> à l'Est et la 2<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup> à l'Ouest de la route Tréguier - Melgen. Les avpostes sont mis en place tandis que des corps francs partent en reconnaissance.

Pendant toute la journée du 5, instruction du personnel

## Rendition mal réussie des Russes blessés de Trégunc

Le 5 Août au soir, un de nos agents de Trégunc arrive au P.C. Il informe le C<sup>dt</sup> qu'une partie importante de la garnison russe de Trégunc forte de plus de 150 hommes se rendrait volontiers. Il se fait fort d'organiser une entrevue.

Le C<sup>dt</sup> décide d'aller lui-même prendre la langue avec un délégué autorisé des Russes.

Par l'intermédiaire de ce même agent un rendez-vous est fixé entre le C<sup>dt</sup> et un sous-officier Russe à la Mairie de Trégunc, pour le lendemain 6/8 à 10h.

A l'heure convenue le C<sup>dt</sup> arrive à la Mairie et y trouve effectivement le sous-officier accompagné d'un interprète.

En quelques minutes l'accord est réalisé sur la manière d'opérer suivante:

Le C<sup>dt</sup> se portera seul sur la route Trégunc - Melgven à 1 Km environ au nord de Trégunc. Les Russes désireux de se rendre arriveront un par un par la route avec leur arme à la bretelle et leurs munitions. Arrivés à la hauteur du C<sup>dt</sup>, ils déposeront leur arme et continueront à avancer jusqu'aux hommes chargés de les recueillir une centaine de mètres plus loin.

L'heure H. est fixée à 17h.

Le délégué des Russes insiste toutefois pour avoir la preuve que son interlocuteur est bien un officier et non un "terroriste". Il demande que le C<sup>dt</sup> recède son uniforme pour recevoir les Russes au rendez-vous fixé.

Le C<sup>dt</sup> est d'accord. Le Maire de Trégunc qui a été, paraît-il, un collaborateur notoire et qui est probablement désireux maintenant de se dédouaner, s'offre aussitôt pour transporter le C<sup>dt</sup> jusqu'à son domicile à Pont-Aven.

Titôt dit, titôt fait. Une heure plus tard, le C<sup>dt</sup> rejoint le marquis muni de son uniforme de chef d'Escadron d'Artillerie.

Le 6 août à 16 h 30, l'ambulance du 6<sup>e</sup> régiment pharmacien a transporté le C<sup>dt</sup> au point convenu sur la route Melgueil - Tréguier. Celui-ci est revêtu de son uniforme. Une section de la 2<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> se déploie à une centaine de mètres en retrait à l'ouest de la route et deux sections de la 1<sup>re</sup> C<sup>ie</sup> se déploient de même à l'est. 2 fusils mitrailleurs placés sur les talus et camouflés, peuvent battre la route en venant du C<sup>dt</sup>.

Exactement à 17 h. le sous-officier russe arrive en courant et dirige sur pied le C<sup>dt</sup>. Puis de minute en minute d'autres russes arrivent avec leur arme. Certains arrivent même à bicyclette. Tout semble marcher d'une manière parfaite. Mais après le 16<sup>e</sup> de section les arrivées cessent. Nous sommes bien de la centaine promise après une attente d'une demi-heure, le C<sup>dt</sup> décide de faire à d'autres Russes ne se seraient pas égarés dans les bois qui nous séparent de l'école de Tréguier où ils sont cantonnés. A cet effet un corps franc de la 1<sup>re</sup> section de la 2<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> est envoyé pour brûler le bétail. La consigne d'éviter tout accrochage est répétée de la proximité de la localité. Simultanément une demi-section de Tréguier commencent par la même à pour mission d'explorer la route jusqu'aux abords du village, puis de se replier.

Une demi-heure se passe sans nouvelles. Nous nous attendons à voir réapparaître les deux patrouilles quand une fusillade éclate subitement du côté de l'école.

Contrairement aux consignes reçues, nos hommes se sont donc laissés accrocher!

Une demi-section est envoyée pour recueillir le groupe franc en retrait. La fusillade s'est intensifiée avec accompagnement d'éclatements de grenades et d'explosions d'obus tirés par un mortier de 81.

Un combat est donc bel et bien engagé malgré la décision du C<sup>dt</sup> de l'éviter dans les circonstances actuelles.

## Embuscade à Kernourlann

Le C<sup>dt</sup> a constaté que depuis 3 jours une importante patrouille motorisée circule entre le Pouldu et Concarneau, et qu'elle traverse Pont-Aven à heure fixe, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Dès le 6/8 au soir, il part avec le lieutenant Marty pour rechercher un endroit favorable à l'action d'embuscade envisagée, à mi-chemin entre Pont-Aven et Eniganc. Le C<sup>dt</sup> trouve au S.O. de Kernourlann un terrain tout-à-fait favorable.

Étant à n'utiliser que des hommes de qualité éprouvée, il limite l'importance de l'objectif. Sur un convoi comprenant habituellement de huit à dix camions on n'en attaquera que trois, mais pour obtenir l'effet de terreur recherché leur effectif devra être accru.

Le relief du terrain est tel que nous serons défilés du tir des camions non engagés. En outre, lorsque nous déciderons de rompre le combat, un boqueteau situé à l'est de notre position rendra l'évacuation facile. Sur la carte E.M. utilisée en 1944 cette position se trouve en 141,8 - 335,1.

Nous occupons notre emplacement dès 7 h. le 7 août. Notre troupe est ainsi composée : le C<sup>do</sup>, le lieutenant Marty, les chefs des 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> sections, 5 équipes de fusiliers mitrailleurs, 25 fusiliers, le lieutenant pharmacien Groll et un infirmier, soit en tout une quarantaine d'hommes.

Les fusiliers et quatre des fusils-mitrailleurs sont répartis derrière une mette située au nord et en contrebas d'un champ de 80 à 100 mètres de large qui borde la route où doit passer le convoi. Le dernier fusil-mitrailleur est posté à une trentaine de mètres en arrière derrière un talus dominant la première ligne. Il ne devra pas participer au combat, sa mission étant de faciliter le décrochage des hommes engagés dans le combat au cas très improbable où ils seraient attaqués de front.

Les ordres qui résultent de la configuration du terrain sont les suivants :  
Si la colonne vient de la gauche, c.à.d. de Pont-Aven, nous attaquons les 3 camions de tête.

Si la colonne vient de la droite nous la laisserons passer jusqu'à ce que les 3 camions de queue soient en vue.

Un fusil-mitrailleur et sept fusils sont désignés pour tirer sur chacun des camions, un, deux et trois. Le 4<sup>ème</sup> fusil-mitrailleur et les 4 fusils restant renforceront le tir sur le camion le plus éloigné de l'extrémité du convoi, prêts à porter leur tir sur le 4<sup>ème</sup> camion si par imprévu il apparaissait dans nos champs de tir.

Toutes les barrières pourvant gêner l'évacuation sont ouvertes d'avance.

De 7h. à 13h25 rien à signaler; la route est à peu près déserte.

À 13h25 le C<sup>dt</sup>, se basant sur les heures de passage des journées précédentes alerte son commando. Une ou deux minutes plus tard on entend dans l'éloignement le grondement de plusieurs moteurs. Le bruit s'enfle progressivement.

À 13h30 le 1<sup>er</sup> camion apparaît venant de la gauche. Le 2<sup>ème</sup> le suit à une quinzaine de mètres, puis le 3<sup>ème</sup>. La voiture de l'officier qui commande le convoi est en train de les doubler.

Le C<sup>dt</sup> lève le bras. Le lieutenant Martin lance un coup de sifflet, la rafale se déclenche bien ajustée, d'une violence inouïe.

Du premier coup la trentaine d'hommes que portent ces trois camions nous paraissent touchés. Les camions sont arrêtés. Le tir se poursuit à toute vitesse, hachant avec un acharnement impitoyable matériel et personnel.

Des corps pendent sur les ridelles comme des fantômes cassés. Deux des camions ont pris feu. Les cinq autres camions du convoi font feu de toutes leurs mitrailleuses de 9 et de 20 mm, mais en raison de notre déplacement la nappe de balles fusille à un ou deux mètres au dessus de nos têtes.

Tout à coup nous entendons un crépitement derrière nous. C'est le 5<sup>ème</sup> fusil-mitrailleur qui, voyant de son poste plus élevé les autres camions, n'a pu résister à l'envie de les attaquer. Aussitôt le tir des mitrailleuses de 20 mm se concentre sur lui.

Après un tir d'environ 3 minutes, le C<sup>dt</sup> ordonne le décrochage.

Celui-ci s'effectue rapidement et en ordre, de la droite vers la gauche, une section après l'autre, les hommes quittant la position à la file indienne, en se défilant derrière le boqueteau. Ils se regroupent derrière un talus à environ 300 m., où le C<sup>dt</sup> handicapé par les séquelles de sa dernière blessure leur a donné rendez-vous pour faire l'appel.

Il y a un manquant, Berth, qui serait le 5<sup>ème</sup> fusil-mitrailleur. Pendant tout ce temps l'ennemi continue un feu d'enfer qui se prolongera pendant une bonne demi-heure.

Le commando reprend sa route en direction du nord vers le château de Kéra nével, mais le C<sup>dt</sup> très inquiet par l'absence de Berth s'en va à la recherche de la voiture médicale. Il la trouve sans chauffeur et la met en marche. L'ennemi a cessé depuis un moment, Le C<sup>dt</sup> arrive au carrefour de Bec-Totillon à 14h30 et constate que la route nationale est déserte. Le C<sup>dt</sup> se rend sur le lieu du combat. Sur une cinquantaine de mètres la route est littéralement couverte de sang. Sur les cent mètres suivants les bas côtés sont jonchés de milliers de débris de 9<sup>mm</sup> et 20<sup>mm</sup>. Des paysans qui surviennent l'informent que les camions intacts ont pris en remorque les camions incendiés et se sont partis au plus vite en direction de Concarneau. Puis il gagne l'endroit où était posté le mitrailleur Berth. Le corps de Berth est là, étendu sous un pommier. Une balle lui a traversé la tête, le tuant sur le coup. Avec l'aide des paysans, le C<sup>dt</sup> charge le cadavre dans l'ambulance puis l'emporte au manoir S<sup>t</sup> Antoine.

Hormis cette perte douloureuse, l'ennemi n'a à son actif que l'incendie d'une meule de paille à 300 m, et d'une étable située à un bon km du lieu du combat.

À son arrivée au manoir, vers 15h30, le C<sup>dt</sup> est informé de la présence de patrouilles ennemies à l'ouest et au sud de la zone que nous occupons en particulier vers Croissant-Bouillet. Nergic est parti à la tête d'un corps franc formé par sa compagnie et commandé par le sergent-chef Le Coanvic, à la recherche de l'ennemi. Toutes les sentinelles et tous les hommes armés sont à leur poste de combat. Mais il y a quelques 350 hommes ne disposant d'aucune arme qui encourent notre manoir. D'autre part parmi les hommes armés, beaucoup sont des débutants, nerveux, manquant de sang-froid. De droite et de gauche partent des coups de fusil que rien ne justifie et dont le résultat ne peut être que de faire repérer la position du manoir par l'ennemi.

Nous entendons de temps en temps une vive fusillade vers Croissant-Bouillet.

Une deuxième patrouille parcourt la campagne à l'ouest du camp et nous signale que les ennemis ont reflué vers Concarneau.

Vers 19 h. Herzic rentre avec sa patrouille. Il a perdu un tué, le soldat Trichant et deux blessés, Katio et Hélios. Par contre 4 ennemis ont été à Bath.

A ce moment le C<sup>dt</sup> est mis au courant de la crise de désespoir subie par les habitants de la ferme où il a établi son P.C. : Ils redoutent maintenant une attaque en force des allemands suivie de terribles représailles. Or, notre situation est la suivante : Moins de 300 hommes armés dont une centaine à peine ont assez d'expérience pour ne pas perdre la tête en cas d'attaque sérieuse ; et 350 hommes désarmés. Le C<sup>dt</sup> estime que ce serait une folie que d'accepter un combat dont nous n'aurions pas pris l'initiative.

On décrochera donc dès la tombée de la nuit.

Ordre est donné de faire disparaître toute trace de notre passage. Pendant une heure, dans tout le marais, un parfait travail de nettoyage est accompli : Paille balayée, détritus enfouis. Finalement notre ferme est tranquille.

Nous avons installé une chapelle ardente dans une chambre de la ferme pour honorer notre camarade Berthé tué au cours de l'affaire de nuit. Le cercueil que nous avions commandé arrive dans la soirée. Nous procédons aussitôt à la mise en bière et nous pouvons évacuer le corps clandestinement.

Départ à 21 h.

Itinéraire des voitures : Croissant - Bouillet et route de Concarneau à Bampalec.

Itinéraire des hommes à pied : Chemin de terre du Fresq à la Croix, puis même route. La 1<sup>ère</sup> C<sup>te</sup> couvre le mouvement.

Établissement du nouveau camp au S.O. d'Église Blanche, en Kéranroux et Villeneuve, sur les pentes Est de la vallée de l'Aven.

Nous apprenons dès le lendemain que notre action de Fernaveurbaun, a eu un retentissement considérable à la Kommandantur de Concarneau. Le commandant allemand a été mis en fureur mais a pris cependant des mesures qui nous sont des plus agréables : En raison de l'insécurité des routes bien démontrée,

11

et aussi des désertions de Trégunc, toutes les garnisons du Poulidu, de Môle de Riec, de Pont-Caver et de Trégunc ont reçu l'ordre de se replier sur Concarneau.

Ce mouvement s'est exécuté dès le 7/8 au soir, pendant que nous opérions notre changement de camp. Du même coup, tous les hommes de Trégunc arrêtés dans la soirée du 6 étaient libérés sans dommage. Le but que nous nous étions proposé était donc atteint, au delà même de nos espérances, puisque tout le pays compris entre la Baïta et Concarneau se trouvait libre sans que les populations aient eu à supporter les conséquences d'une lutte prolongée.

Simultanément, notre service de renseignements fonctionne sans arrêt : M<sup>me</sup> Floch, M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Krebs, M<sup>lle</sup> Le Floch, le soldat Le Bris, les gendarmes de Concarneau dont le brigadier Le Romancer s'est fait à nous, sont parmi les plus précieux de nos agents de renseignements d'ordre militaire glanés au cours d'inoffensives promenades.

Dès lors nous pourrions nous occuper du gros morceau que constitue la délivrance de Concarneau.

## Investissement de Concarneau

Le 8 Août à 6 h. Installation d'un fort bouchon sur la route de Concarneau à Pont-Aven à Pont-Minaouët, et sur les routes adjacentes.

Le 11, le C<sup>dt</sup> donne l'ordre à la C<sup>ie</sup> de Pont-Aven de venir nous renforcer. Son chef, le lieutenant Morel a réussi à récupérer de divers côtés nombre d'armes. L'effectif des hommes armés dépasse maintenant le nombre de 500. L'instruction activement fournie dans le camp d'Église Blanche nous donne des combattants suffisamment au point pour ce que nous avons l'intention de leur demander. Leur bonne volonté est immense.

Le 12 au matin, départ, installation du P.C. du C<sup>dt</sup> aux Treffs.

Le lieutenant Méziac est chargé de bloquer Concarneau à l'Est et le lieutenant Martin en fait autant au Nord.

En arrivant à 7 h. à la Maison Blanche, sur la route de Guimpeur nous avons eu le regret d'apprendre que vers 5 h. un convoi ennemi était passé qui se rendait de Bénodet à Concarneau et avait été durement écorné par les F.F.I. de Fouesnant aux environs de La Forêt. Il est fort probable que si nous avions été renseignés nous aurions pu lui donner le coup de grâce.

Ces renseignements qui nous viennent de Concarneau affirment que le moral de la garnison est bas et que, peut être, son commandant se rendrait assez facilement.

Le commandant Rincéaux va donc essayer d'entrer en relation avec lui, car son but est d'obtenir la reddition de la place en réduisant les pertes humaines et les dégâts au minimum possible.

En qualité de Commandant de l'arrondissement militaire de Concarneau il adresse au commandement des forces militaires allemandes, par l'intermédiaire du commissaire de police, une lettre dont la substance est la suivante.

- a) - Concarneau est investie par des forces françaises régulières placées sous le commandement de Officiers de l'Armée Française.
- b) - Ces troupes appliquent intégralement les prescriptions des conventions internationales.

- c) - Nous savons que le commandant des troupes allemandes de Concarneau a toujours eu une attitude compréhensive et humaine envers la population de la cité. Nous ne doutons pas de son désir d'éviter à celle-ci des souffrances inutiles.
- d) - L'issue de la guerre n'étant plus douteuse pour tout esprit réaliste, la défense de Concarneau entraînerait bien inutilement la destruction de la ville.
- e) - Il n'y a aucun déshonneur à rendre la place à des troupes régulières commandées par des officiers français ayant toujours estimé et loyalement combattu leur adversaire actuel.
- f) - Une réponse est attendue dans les 24 h. Pendant cette période, les troupes françaises ne dépasseront pas :  
 Au Nord, le parallèle Lambert 340  
 A l'Est, le Méridien Lambert 135

Cette lettre est transmise le soir même au Capitaine Otto qui commande la place de Concarneau par le Commissaire Youanvic.

Le lendemain nous recevons une lettre du commissaire de police nous informant que le Cap. Otto l'a chargé verbalement de nous faire savoir que, ne reconnaissant que le gouvernement de Vichy, il ne pouvait pas considérer les F.F.I. comme des troupes régulières.

Nous pensons alors que peut-être, il consentirait à se rendre si les américains interviennent. L'encerclement de Concarneau est maintenant assuré par les 2 compagnies de Concarneau et par celle de Pont-Aven. Le lieutenant Morel qui commande celle-ci, après son parachutage par la garnison ennemie de Riec, a cherché de tous côtés l'armement qui lui manque : à Bannalec, Moëlan, Quimper, Chateaulin et autres lieux, il a réussi à glaner fusils, mitrailleuses, fusils mitrailleurs auprès d'unités surabondamment pourvues (il n'en avait !) Le nombre des hommes armés dépasse actuellement 600.

Le 13 au soir le dispositif est le suivant :

Au Nord, la 2<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup> tient, de la baie de la Forêt au Moros, un front passant par Kernous, Kerautret, Beuzec-Cong, La Haie, Le Brunec.

A l'Est, le front de la 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup> part du Moros, tient Lannec, et suit le méridien 135 jusqu'à Trévie.

La C<sup>ie</sup> de Pont-Aven occupe la presqu'île de Toulbrouan et la pointe de la Yument en surveillance sur la presqu'île du Cabellou où sont installées les principales défenses de Concarneau. . . . Ce front de 10 kms est bien long pour 600 hommes disposant en dehors des armes individuelles, d'une quinzaine de fusils-mitrailleurs et d'un mortier de 81 traité avec ses munitions à Bannale. . . . Celui-ci constituera pendant 3 semaines toute notre artillerie.

L'ennemi dispose d'une garnison deux fois plus nombreuse, infiniment mieux armée et d'une importante artillerie casernée, sans compter la possibilité d'utiliser celle des unités de la flotte.

Ce Commandant envoie une note à Mercier dont la C<sup>ie</sup> n'a rien à faire à Rosporcken pour lui demander de lui envoyer une partie de son effectif afin d'étouffer son désespoir. Ne recevant pas de réponse, il se rend à Rosporcken. Mercier qui n'est pas encore rétabli du coup très dur qu'il a subi est devenu très prudent et refuse tout d'abord de dégarnir sa défense. Ce C<sup>dt</sup> lui fait observer qu'il n'a trouvé aucune surveillance de entrées de Rosporcken et que, d'autre part, les Allemands s'étant réfugiés à Concarneau et à Brest, la meilleure défense consiste maintenant à les empêcher d'en sortir.

Le 14/8, ayant compris, Mercier arrive enfin avec ce qui lui reste de sa C<sup>ie</sup>, (en forte proportion l'ayant quitté après l'occupation de Rosporcken) soit environ 150 hommes bien armés.

D'autre part le C<sup>dt</sup> a écrit le 11 au Cap<sup>me</sup> Boyer qui commande à Quimperlé : " Désirant rendre aussi effectif que possible l'investissement de Concarneau, j'ai besoin de tous mes moyens. Pouvez-vous passer de mes hommes de Moëlan ? " - Mais Boyer qui surveille la vallée de la Coaita n'ose pas dégarnir son front. C'est pourquoi le C<sup>dt</sup> lui fait savoir le 12 qu'il lui laisse tous les hommes armés de fusils et de mitrailleuses et qu'il reprend seulement les deux mitrailleurs avec leurs servants.

Le 14/8, le C<sup>dt</sup> lie le nouveau dispositif par l'ordre suivant :

C<sup>ie</sup> de Rosporcken ; P.C. à Kerbiquet.

Secteur : du point 130, 8.341, 5, puis Chapelle de Cochnit, Croix-Neuve, Stang argant jusqu'à la ferme de Kéréil incluse.

2<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> : P.C. à Kervéze.

Secteur : de la ferme de Kéréil incluse à la ferme de Mégot.

1<sup>ère</sup> Cie : P.C. à Kéroul.

Secteur : de la ferme de Mégot incluse à Pont. Minervet inclus.

Cie de Pont-Caven : P.C. à Cambel.

Secteur : de Pont. Minervet à la pointe de la Jument.

Mise en place le 14/8 à 12 h.

Entre temps un renforcement imprévu vient de survenir : le C<sup>dt</sup> vient en effet d'être avisé qu'une troupe inconnue a pris position en avant de nos avant-postes dans la région de Cauriec, sans prévenir qui que ce soit. Il se rend aussitôt sur les lieux et fait appeler le chef de cette troupe. Celui-ci se présente correctement : (1) il lui apprend qu'il commande une Cie de F.T.P.F. et qu'il a reçu de ordres pour occuper Concarneau dès que cela sera possible ! ils disposent de 85 hommes bien armés.

Le C<sup>dt</sup> se les adrege avec plaisir et les renvoie à la Cie de Rosporden qui a besoin d'être renforcée à la suite de nouvelles défections.

Ce renforcement va permettre au C<sup>dt</sup> de renforcer notre dispositif autour du carrefour de Kerwinion indispensable à l'ennemi pour ses communications avec les troupes du Cabellou.

A partir de ce moment, forme avec les trois compagnies situées à l'Est de Moros un bataillon qui est placé sous les ordres du Capitaine Le Bourhis. Ce bataillon a à remplir les missions les plus importantes :

Surveillance du passage de Cauriec, de l'entrée du port, du carrefour de Kerwinion ; exploration de plus en plus profonde de la presqu'île du Cabellou.

La mission de la compagnie de Rosporden est ainsi réduite à un simple rôle de surveillance.

(1) Il s'agit d'Yves Turic du Passage-Cauriec, Ancien des F.F.L. et qui commandait une troupe presque exclusivement composée de Concarnois et contrôlée par la section locale du F.N. On sait que les F.T.P.F. étaient l'organisme militaire du F.N. L'armement de cette troupe était constitué par du matériel pris à l'ennemi. Ce n'est que plus tard qu'on pu armer les 85 hommes de cette unité qui vigeaient leur frais en attendant des armes que l'on avait qu'on en avait partout. Or, que la région était infestée d'Allemands, le F.N. avait peu hésité à aller à Concarneau pour leur offrir un message pour les solliciter pour leur demander une aide en armement. Il s'agissait d'ailleurs d'un refus.

## Intermède Américain

Le Capitaine Otto ayant déclaré qu'il ne pouvait pas capituler devant des troupes ne recevant pas leurs ordres de Vichy, le responsable départemental alerte à pu obtenir que les Américains viennent faire une démonstration.

C'est pourqu'on le 16 au matin arrivent 15 chars envoyés par la 6<sup>e</sup> D.I.  
Une voiture munie d'un haut-parleur est chargée de haranguer les allemands.  
D'autre part, toujours par l'intermédiaire du Commissaire de Police, le Capitaine Otto est prié d'engager des pourparlers avec le commandant Américain.  
Otto accepte et se rend vers la fin de l'après-midi au P.C. du Colonel Brown.  
Celui-ci lui démontre l'inutilité de la résistance. Otto fait alors venir son chef d'Etat Major Miermann. La discussion reprend à 21h30.

Retrés à Concarneau, ils réunissent les officiers de la garnison dans la villa d'Otto. Discussion très orageuse à la suite de laquelle le principe de la reddition est cependant admis.

A 22h45 Otto et Miermann retournent auprès du colonel Brown; celui-ci exige tout d'abord la reddition immédiate, à 24h Otto objecte l'impossibilité d'une reddition de nuit et obtient qu'elle n'ait lieu que le lendemain à 7h.

Comme il fallait s'y attendre, à 4h. Otto avise le commissaire de police que la situation est complètement modifiée: En effet, les résistants de la garnison se sont mis en liaison avec l'Orient et l'Armada a désavoué Otto.

Otto et Miermann viennent en rendre compte à 5h. au colonel Brown.  
Pendant, une centaine d'Allemands qui se trouvaient au point de passage des deux parlementaires ont crue la reddition conclue et se sont rendus aux Américains avec un plaisir évident.

A 8h. le capitaine Marina, adjoint au colonel Brown, accompagné du commissaire de police, remet un ultimatum à la Kommandantur.

A 9h30 retour du capitaine Marina porteur d'une réponse négative.

A 11h. les Américains tirent quelques obus sur le Cabellou et sur quelques points de la ville.

A ce moment, le C<sup>dt</sup> Rinciaux qui rentre de mission auprès du Colonel Bon se présente au C<sup>el</sup> Brown. il le renseigne sur le dispositif des organisations défensives allemandes et lui explique que si l'on veut s'emparer de Concarneau par les armes, il faut agir par l'Est et s'emparer tout d'abord du Cabellou, presque ille qui a été

fortement organisée et tient la ville sous la menace de ses canons. Le colonel Brown en d'accord mais il n'a reçu l'ordre de n'agir que par intimidation sans se livrer à de véritables opérations militaires. C'est pourquoi le point d'application de son action est uniquement conditionné par la qualité des voies et des ~~champs~~ terrains où ses chars auront à circuler. Il déclare qu'il va se livrer dans l'après-midi à une démonstration plus étoffée.

Effectivement, à 14 h. les chars divisés en deux groupes se livrent à un simulacre d'attaque, d'une part sur le blockhaus des Sables Blancs, d'autre part sur le barrage de Kéraudon. Pour chacune de ces opérations les chars sont accompagnés par nos F.F.I. des secteurs correspondants : aux Sables Blancs ce sont F.T.P.F. commandés par Le Floch et à Kéraudon des F.T.P.F. commandés par Furic et Denis.

Cause Sables Blancs la démonstration est prise sous le feu des armes automatiques de la casemate. Les F.T.P.F. avancent avec beaucoup de cran mais leur inexpérience apparaît vite : loin de conserver une formation dispersée, ils sont bientôt groupés par petites bandes très vulnérables et subissent des pertes qui s'élèvent à 1 tué, le soldat Domnard et 8 blessés.

Par contre, les chars agissant vers Kéraudon ne rencontrent aucune résistance et stoppent au point convenu. Ces F.T.P.F. qui les accompagnent les dépassent et s'engagent profondément dans Concarneau dont les rues sont dévêtues. Ils finissent par trouver de la résistance vers l'Inscription Maritime : deux Allemands sont abattus. Nos hommes qui ne sont pas appurvés sont alors contraints à la retraite. Ils se retirent sans pertes. A ce moment seulement l'ennemi intensifie son tir dans toutes les rues, bien inutilement.

Pendant cette opération, l'artillerie allemande du Cabellou a tiré à obus incendiaires sur divers immeubles de la ville faisant ainsi la démonstration de ce qui se passerait si l'on se hasardait à attaquer Concarneau par le Nord.

A partir de 16 h 30, c'est une véritable conséchie qui se joue. Le Capitaine Otto se rend à la Mairie et demande au commissaire de Police de le mettre secrètement en relation avec le colonel Américain. Le commissaire qui a vu Meier et son agent de liaison Trice, lui propose de le mettre en relation avec les Anglais !..... Otto accepte comme il est prêt d'ailleurs à accepter n'importe quoi.

Il est évident que, dès lors, son seul souci est de sauver sa tête et que c'est tout ce qui lui reste à nous offrir. C'est donc à Price qui il va se rendre!

A partir de ce moment, une discussion convenue s'engage entre, d'une part, Major Price et le commissaire qui ont conclu une alliance, et d'autre part l'Etat-Major Américain, pour savoir qui aura l'honneur de recevoir la capitulation solitaire et peu glorieuse du Capitaine de Frégate Otto.

Le dernier mot reste à la division blindée, et le Capitaine Marina prend le raisonnement le 18/8 à 1 h. du matin du Capitaine Otto qui a fini dans la nuit le protocole d'exécution qu'il avait peut-être mérité!

Dans la soirée, la colonne américaine s'est installée en haute garde à l'abandon de nos avant-postes.

Réveil du Colonel Brown le lendemain 18/8 vers 11 h. Il déclare au C<sup>dt</sup> Rincagaux qu'il a l'intention de bombarder les points stratégiques de Concarneau dès 12 h 30. Il demande que la population évacue immédiatement la ville. Le C<sup>dt</sup> Rincagaux lui répond qu'il ne voit pas du tout l'intérêt de ce tir et ajoute qu'en tout cas le délai accordé pour l'évacuation est bien trop court.

Le Col. Brown accepte de retarder l'ouverture du feu jusqu'à 14 h. Mais il ne possède pas le plan de la ville pour préciser les objectifs. Il faut aller en chercher à Concarneau! L'ouverture du feu est par suite retardée jusqu'à 16 h.

A 16 h. le ~~feu~~<sup>tir</sup> commence. Aussitôt les pièces du Cabellon se mettent à tirer également sur Concarneau à obus incendiaires. Une femme est tuée et divers meubles, en particulier des usines, sont incendiés. ...

Un seul Allemand est tué, Au Rouz, non par les Américains mais par le mortier de 81 de Martin servi par le pointeur Herbau.

On comprend enfin la stupidité de cette démonstration et le tir est stoppé. Le Colonel Brown veut encore tenter une ultime démarche en vue d'une capitulation, auprès du nouveau commandant de la place le Capitaine de Corvette Neuholt. Mais celui-ci est d'une autre trempe que son prédécesseur et il refuse de recevoir quoi que ce soit.

Ce même soir les chars du Colonel Brown prennent la direction de leur bivouac de Rédine.

Nous aurions désiré une intervention américaine très différente axée sur le Cornebour de Févignac et sur le Cabellon dont nous connaissons tous les champs de mines.

La ville eut été délivrée plus tôt, mais il est vrai que cette libération n'aurait été avancée que de 8 jours. Il ne faut donc pas regretter une action qui ne se serait certainement pas exécutée sans casse.

Quoiqu'il en soit Concarneau ne pouvait pas être pris comme Jéricho, en utilisant seulement des hauts-parleurs.

### Suite des Opérations des F. F. I.

Pendant toute la durée de l'intermède américain, Nerzic s'enfonça de plus en plus profondément dans la presqu'île du Cabellou. Ses hommes réunirent un jour un important stock de conserves enlevé à l'ennemi; un autre jour c'est tout un convoi qui est attaqué de nuit dont sont abattus conducteurs et attelages.

De son côté Martin tenta de boucher l'entrée du port en y coulant à plein dimanche après-midi le chalutier "Ma Salver". Mais la porte trop large ne fut que partiellement obstruée.

Grâce à ces actions intelligentes et continues la qualité de nos combattants s'améliorait rapidement.

Mais en goût par ces réussites, le lieutenant Nerzic exprima le désir de réaliser une opération de guerre véritable: Il s'agissait d'exécuter un vrai coup de main sur les allemands chargés de la défense du cap de Kérivou.

Le C<sup>dt</sup> est d'accord, car si l'on tenait cet important point stratégique la défense de Concarneau serait bien compromise.

Il réunit donc Nerzic et Martin car il faut la coopération des deux compagnies, pour cette opération de guerre à réaliser de jour contre une position organisée.

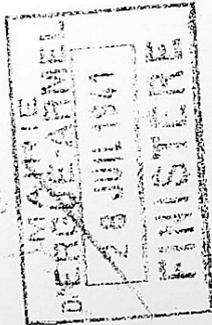
Le plan d'attaque est le suivant:

- a) - Une très courte préparation par toute notre artillerie représentait par un mortier de 81 et par toutes nos armes automatiques.
- b) - tir d'engagement assuré par des F.M. battent en tir indirect les routes venant de l'Ouest et du Cabellou, prises d'enfilade.



Meldeliste der Ausländer, Staatsangehörige  
 der Gemeinde : ERGUÉ-ARMEL  
 Arrondissement : QUIMPER

LISTE de déclaration de présence des Etrangers, Apatrides et Juifs  
 de la Commune de : ERGUÉ-ARMEL  
 Arrondissement de : QUIMPER



Nr	Name	Vorname	Geburstag	Geburtsort	Jetziger Wohnort	Der zeitige Staatsangehörigkeits- und beschaftigt Ort	Nationalität	Emargement
Nº	Nom	Prénoms	Date de naissance	Lieu de naissance	Domicile actuel	Occupation actuelle et lieu de travail	Nationalité	des Intéressés
1	AMADEI	Vittorio	4 Mai 1910	Grasciano (Italie)	M. rue la Fontaine	Marchand ambulant (voyage dans la région quimperoise)	italienne	AMADEI
2	CARAMARO	Louis	26 Septembre 1893	Agona (Italie)	23, rue Saint Julien	Artisan cimentier (travail à Ergué-Armel)	italienne	CARAMARO
3	CARAMARO	née Riou	24 Janvier 1897	Quimper	Sans profession	italienne	italienne	Mme CARAMARO
4	COLL	Jaime	6 Février 1889	Soller (Espagne)	Marchand de primeurs (travail à Quimper)	Domicile espagnol	espagnole	COLL
5	De ROSA	Salvatore	28 Mai 1897	Secondigliano (Italie)	5, vieille route de Rosperden	Marchand de tissus (voyage dans la région quimperoise)	italienne	De ROSA

4e	Nom	Vorname	Geburstag	Geburtsort	Jetziger Wohnort	Staatsangehörigkeit	Emergemen- des interessés
		Prénoms	Date de naissance	Lieu de naissance	Domicile actuel	Occupation actuelle	Nationalité
6	FAIELLO	Salvatore	30 Mars 1900	Secondigliano (Italie)	30, route de Rosperden	Marchand de tissus (voyage dans la région quimpéroise)	italienne
7	FAIELLO née Hénaff		25 Novembre 1907	Beuzec-Condq (Finistère)	30, route de Rosperden	Sans profession	italienne
8	PALOU	Antonio	11 Novembre 1911	Soller (Espagne)	Rue de la Prairie	Marchand de primeurs (travail à Quimper)	espagnole
9	TRUSSARDI	Guérino	15 Septembre 1912	Clusone (Italie)	Quartier Sait Laurent	Poseur de voies (travail sur les voies pour la Société Dumez)	italienne
10	PALOU	Matéo	3 Décembre 1896	Soller (Espagne)	15, rue la Tour d'Auvergne	Marchand de primeurs (travail à Quimper)	espagnole
11	PALOU née Mayol	Antoinette	7 Septembre 1905	Soller (Espagne)	15, rue la Tour d'Auvergne	Sans profession	espagnole
12	RAINERO	Pierre	14 Octobre 1901	Vallenzengo (Italie)	27, rue Saint-Julien	Saint-Cimentier	italienne
X 13	SIGOURA	Jacques	25 Avril 1901	Smyrne (Turquie)	23, rue Courbe	Forain (n'a plus le droit de travailler)	apatride (Juif)
X 14	SIGOURA née Ascher	Djopé	25 Avril 1913	Smyrne (Turquie)	23, rue Courbe	Foraine (n'a plus le droit de travailler)	apatride (Juive)

46

NOM

Vorname	Geburts- tag	Geburts- sort	Jetziger Wohnort	Der zeitige Beschäftigung : & Beschäft : Ort	Staatsangehörigkeit	Emargement des interessés
FRANCES- CO	27 Novembre 1904	Vallençent- 54, route go (Ita- lie)	de Hosporden	Occupation ac- tuelle et lieu de travail : Cimentier	italienne	ZANONE
CASIMIR	14 Novembre 1899	Zychlin (Pologne)	route de Hos- porden	Mancœuvre	polonaise	ZIENTA
DOMINIQUE	4 Janvier 1904	Gaubette- la (Ita- lie)	Poseur de voies (tra- vail à la société Du- rez)	Domicile : 20, rue de Cochennet	italienne	ONOPHE
BUENO	23 Octobre 1910	Malaga (Espagne)	route de Hosporden	Mancœuvre travaillé à Lanvéoc-Poulmic	espagnole	Travail pour l'or- ganisation T O D T
ROSA	14 Avril 1908	Tarragona, (Espagne)	rue Saint- Julien	Fosse de sé- nage à Quimper	espagnole	Rosa CATALA
CONCHA	27 Septem- bre 1913	Madrid (Espagne)	rue St- Julien	Sans profes- sion	espagnole	Ne sait signer

POUR COPIE CERTIFIÉE CONFORME

à l'original conservé en Mairie

Brgué-Armel, le 25 Juillet 1941

Le Maire.



QUIMPER, le Novembre 1944

Le Directeur Interurbain de la Défense Passive  
de QUIMPER

à

Monsieur le ~~Chef~~ <sup>Commandant</sup> de la Ière Division

Bureau

EVENEMENTS ET ATROCITES COMMISES PAR LES ALLEMANDS LORS DE LA  
LIBERATION DE QUIMPER *l'agglomération*  
*quimperaise*

Commune d'Ergue-Armel

15 Mai 1944

à 1 heure 30 Monsieur DURAND Louis habitant vieille route de Concarneau à Ergue-Armel a été assassiné chez lui par un Allemand ivre. il a reçu 8 coups de poignard, mort des suites de ses blessures.

Monsieur JOLIVET Pierre le 5 juin 1942 ainsi que LEPAGE Emile le 8 Juillet 1942 ont été fusillés au champ de tir à Ergue-Armel.

Les soussignés, SOUSSET Pierre, Le BERRE Pierre, DREANNO Roger, GRANNEC Jean-Marie, PENNARUN Hervé, CHOCAT Marcel Le 26 Juin 1944 ont été fusillés à Kergrenne en Ergue-Armel, ceci comme mémoire.

Lundi 7 aout

à 10 heures 30 fusillade Avenue de la Gare, un blessé à la main Monsieur le LIDEC Rue de la Fontaine. 10 heures 45 à la suite d'un engagement à l'Eau-Blanche, la voiture de la D.P. recueille un blessé Alain MATHIAS, cuisse traversée par une balle à la suite de l'interdiction faite par les Allemands de rentrer en ville, lorsque nous avons été le recueillir malgré les fanions de la Croix-Rouge arborés par notre voiture, nous avons essuyé des coups de feu.

11 heures 30 une colonne Allemande forte d'environ 1 Compagnie monte la rue le Déan pour s'assurer que le passage est libre elle tire sur la place St Thérèse un petit obus.

2 femmes sont blessées

Mme BARBERO Rue de la Fontaine  
Mme LE GALL Rue de la Prairie.

La colonne Allemande descend et laisse des sentinelles aux barrières de la rue le Déan, les sentinelles nous tirent dessus.

...//...

Mardi 8 Aout

12 heures 45 une vive fusillade retentit Avenue Kergoat-ar-Lez : Une colonne Allemande venant de Concarneau à l'intersection de l'Avenue Kergoat-ar-Lez et de la Rue de la Fontaine, abat un otage qu'elle avait pris comme guide,

Ensuite cette colonne descend l'Avenue de Kergoat-ar-Lez et la Route de Concarneau en mitraillant et en jetant des grenades dans les maisons, la D.P. à I H I5 va ramasser les morts et blessés.

m. Le ~~Meur~~ d'Ergué Gaberic (l'otage) horriblement déchiqueté par rafales de mitrailleuse ou mitraillette. Les Allemands avaient déchiré sa carte d'identité et dispersé les morceaux.

Madame NOLAIS Rue de Concarneau, 98 ans, ventre complètement ouvert par l'explosion d'une grenade lancée dans son appartement morte des suites de sa blessure.

LE MEUR Jean-Louis Kergennic Ergué Gaberic tué à coups de mitraillettes derrière la tête, témoins Mme SURVILLE.

PERCHEN Etienne blessé au crâne par balle et éclats d'obus en différentes parties du corps. Infirmes pour toujours.

CLOAREC, BOUIN, JACUEN, GUIZIOU, André le GALL, Blou et plusieurs blessés plus légers.

Mme BUORS, Mele BUORS Eliane et BUORS Jacqueline à Ty-Bos toutes les trois blessées par une grenade lancée dans la cuisine.

F.F.I.

3 e 17

Ire Compagnie : Sous-marin Curie

Commandant de la Compagnie : Jean MEVIER

Rapport des opérations militaires et coups de main effectués par la Ire Compagnie Sous-Marin Curie.

Sabotage d' un Car et d' une voiture allemande au garage Marchalot Manoir du Parc - (Février 1943)

Récupération de deux machines à écrire au Commissariat de la Jeunesse (Mars 1943)

Incendie du garage Marchalot - Destruction de 4 voitures allemandes et de 800 litres d' essence ( Mai 1943)

Attentat contre Marchand de la Police Spéciale et contre le Directeur du S.T.O. (Tous deux blessés) (Fin 1943)

Attaque contre le Commissariat de Police. Enlèvement du fichier des cartes d' identité; Récupération de 8 révolvers et des cachets.

Désarmement de deux agents de police, gardiens de la Préfecture. Récupération de 2 révolvers.

Récupération de vêtements chez Raoul pour les hommes du maquis.

Attentat contre Le FOLL-CALVEZ, membre de la Légion Tricolore, Directeur du Service de la Viande au Ravitaillement Général; Tué dans sa voiture, route de Briec.

Attentat contre MESSAGGER, accordéoniste, Agent de la Gestapo.

Récupération de tissus chez LE DU dans sa propriété de Keranguili.

Récupération de tabac à l' entrepôt, route de Douarnenez.

Deuxième récupération de tabac à l' entrepôt.

Récupération d' essence entreposée chez Monsieur BIDON, route de Douarnenez par la Kommandantur (600 litres' - Sabotage du reste)

Attentat contre DORNIC, membre de la Gestapo (Tué)

Attentat contre LAME, membre de la Gestapo (Tué)

Attentat contre TOULLEC, membre de la Gestapo (Tué)

Attentat contre NIGER, membre de la Gestapo (Tué)

Attentat contre les époux COSSE, du Château de Kistinic (femme grièvement blessée)

Sabotage de 12.000 litres de Gaz-Oil entreposé par l' Armée Allemande, Usine à Pétrole du Manoir du Parc, Kerfeunteun

Sabotage de 8.000 litres d' essence et de 3.000 litres de Gaz-Oil à la Standard Française des Pétroles, route de Rosporden.

Sabotage d' un camion d' essence destiné à la troupe allemande (Route de Locronan)

Récupération d' argent à la poste de Quimper



- Récupération d' argent à la Banque Populaire, Quai du Stéir
- Récupération d' argent destiné à la Recette des Finances (2.500.000)
- Récupération d' argent à la Perception de Quimper (2 fois)
- Déraillement d' un train de munitions et de ravitaillement allemand  
Machine hors d' usage , ainsi que 3 wagons. Trafic arrêté pendant  
4 jours; (Pendant le Débarquement en Normandie)
- Sabotage d' une drésine, dernière machine en service pour la répara-  
tion de la voie.
- Sabotage d' un train de permissionnaires allemands descendant de  
Brest (Nombreux morts et blessés)
- Déraillement d' un train de marchandises allemand à Pont-Quéau
- Déraillement à Saint-Yvi
- Déraillement sur la ligne de Pont-l' Abbé (Trafic arrêté pendant  
24 heures)
- Déraillement au Loscoat.
- Déraillement d' un train allemand descendant de Brest, sous le  
tunnel de Pont-Quéau. Communications coupées pendant deux jours  
pendant le Débarquement)
- Sabotage à la dynamite de deux machines en gare de Rosporden.
- Deux hommes et deux femmes tués dans une ferme de Quéménéven pour  
avoir dénoncé des jeunes gens se cachant dans le maquis et déclaré  
des aviateurs américains et anglais descendus par force en parachute.
- Récupération de tickets d' alimentation, de machines à écrire, de  
duplicateurs etc... (Mairies de Quimper, Penhars, Ergué-Armel, Ker-  
feunteun, Ploaré etc...)
- Coupure de câbles téléphoniques sous-terrains.
- Attaque contre la prison de Saint-Charles ( 6 allemands tués ,  
10 blessés)
- Récupération de linge et de coupons de tissus chez MOYSAN à Kergoat-  
al-Lez.
- Attentat contre le Manchot, Indicateur de la Gestapo (Tué)
- Sabatage de 3 machines en gare de Quimper

CHAPITRE D  
-----QUESTIONS CONCERNANT LA POLICE  
-----

Prudente, insidieuse, l'action communiste continue. Si l'efficacité d'en apparaît pas toujours- par suite notamment de la rareté ou de l'échec des manifestations extérieures ( 31 Mai- 22 Juin- 14 Juillet- 1er Août) -il serait peu sage de la croire inexistante. Constamment des distributions massives de tracts ont lieu ( entre autres des exemplaires fort bien édités de " l' Humanité" clandestine, ou, sur papier plus mauvais, des manifestes d'inspiration locale, tendant à ruiner l'effort du Gouvernement et discréditer ou menacer des personnes nommément désignées); à chaque occasion aussi des tentatives sont faites. En voici la liste :

- II JUIN- LAMBEZELLEC- explosion d'une bombe dans le sous-sol d'un café-tabacs.
- 21 JUIN- QUIMPER- explosion au siège du M.S.R.
- LE MEME JOUR A PLONEOUR-LANVERN; sabotage d'un transformateur.
- NUIT du 27 au 28 JUIN A QUIMPER-Dépôt de quinze pétards de télé-  
mite à la porte de M. MOREUX, Délégué départemental à la Propa-  
gande, qui habite avec sa famille une maison isolée de la ban-  
lieue. La charge d'explosif était considérable et suffisante pour  
détruire l'immeuble. Les siens et lui n'ont échappé que par suite  
d'un hasard; système d'allumage défectueux, seule la mèche de réla  
n'a pas pris feu.
- 28 JUIN A BEUZEC-CONQ- Sabotage d'un poteau en béton armé d'une  
ligne électrique à haute tension.
- NUIT du 12 au 13 JUILLET A BREST; Explosion d'une bombe au local  
du M.S.R.
- NUIT DU 17 au 18 JUILLET A BREST- à l' Arsenal: sabotage assez  
important dans divers ateliers, pour rendre les machines momenta-  
nément inutilisables.
- 21- 22 JUILLET, toujours à l' Arsenal: Effervescence et cessa-  
tion concertée du travail etc.....Les services de la Marine  
( Amirale LENORMAND) ont évité de justesse l'intervention des  
Autorités d'occupation et obtenu que désormais des hommes  
( 200 m'assure-t-on) de la gendarmerie maritime reçoivent  
armes et munitions.

./.....

Si à BREST, il ne semble pas que M. COURCOUX, Commissaire des Renseignements Généraux, ait été bien secondé par ses collaborateurs pour l'information ou la diligence dans l'exécution par contre à QUIMPER, j'enregistre, avec satisfaction des résultats appréciables à l'actif de l'excellente brigade des Renseignements Généraux.

Le 14 Juillet, grâce à l'initiative de M. SOUTIF, le nouveau Commissaire Spécial - qui a de la police une longue expérience - une importante manifestation, organisée par les communistes au cimetière d'ERGUE-ARMELE, a pu être neutralisée. L'occasion, pour les perturbateurs, était cependant fort bien choisie. Ils comptaient exploiter l'émotion publique sur la tombe de deux jeunes communistes de la localité, fusillés, la veille, par les Autorités allemandes, pour diffusion de tracts au 1er Mai.

La liaison réalisée par M. MOREAU, prédécesseur immédiat de M. SOUTIF, et actuellement à la Brigade de la Police Judiciaire de RENNES, détaché à LORIENT auprès de l'excellent Inspecteur MITAINE, du Commissariat des Renseignements Généraux, d'une part, et de l'autre, par M. SOUTIF et ses très actifs inspecteurs, a permis l'arrestation du nommé DEREDEC Yves, 27 ans, employé de l'Enregistrement, responsable de l'organisation communiste pour la plus grande partie du Finistère et auteur de bien des factums et lettres de menace. Une perquisition au domicile de cet individu a permis la découverte et la saisie d'une grande quantité de tracts imprimés et ronéotypés, ainsi que celle de son matériel d'impression.

Ont été, en outre, arrêtés :

QUINIOU André, 24 ans, commis de perception, responsable des Jeunesses communistes, et agent de Maison du parti pour la région du Sud-Finistère, auteur de nombreuses distributions de tracts, notamment lors du 14 Juillet dernier,

CORCUFF Martial, 23 ans, employé de commerce, membre des Jeunesses Communistes;

BERNARD Louis, 22 ans, peintre, également membre des Jeunesses communistes, au même titre que le précédent,

Au cours de perquisitions effectuées préventivement dans les milieux communistes, le nommé BAREL Marcel, 17 ans, apprenti à la S.N.C.F. a été trouvé détenteur de tracts. Il est écroué.

Tous ces militants seront jugés par la Cour Spéciale de RENNES et on peut penser que l'appareil clandestin du parti communiste souffrira momentanément de la disparition d'agents d'exécution aussi sélés.

./...

Mais, si depuis leur arrestation un ralentissement s'observe en effet, il ne faut pas oublier qu'une telle activité demeure protéiforme et sans cesse renaissante. Les Troïka sont difficiles à déceler. Elles se multiplient et se recrutent souvent parmi les jeunes fanatisés, encore inconnus des services de police.

o  
o o

LISTE DES DIRIGEANTS de l'EX-PARTI COMMUNISTE

-----  
BERNARD Louis, Joseph, né le 23 Janvier 1920 à ERGUE ARMEL (Finistère), domicilié chez sa mère, (veuve), rue Haute à Lecmaria en ERGUE ARMEL, QUIMPER. Peintre en bâtiment - sans fortune - ex-dépositaire du journal "La Bretagne communiste"

Signalement : Taille 1m66 environ - corpulence assez forte - cheveux châtains rejetés en arrière - sourcils châtains - front large et découvert - nez rectiligne - rasé - teint café au lait - visage ovale - légèrement voûté.

COSQUERIC Guénelé, né le 13 Février 1906 à PLONEIS (Finistère), menuisier, domicilié 26 bis rue des Reguaires à QUIMPER - actuellement employé par les Autorités occupantes, aux environs de BREST - ne possède aucune fortune - marié - 3 enfants (est en instance de séparation de corps).

Signalement : Taille 1m70 environ - voûté - cheveux châtains forcés - sourcils épais châtains forcés - front large - nez rectiligne - yeux marrons - bouche moyenne - menton rond - barbe rasée - moustache noire - teint mat - visage rond et plein - corpulence forte.

Ex- secrétaire du syndicat unitaire des ouvriers du bâtiment.

D'HERVE Jean., né le 4 Décembre 1897 à ERGUE ARMEL (Finistère), couvreur, domicilié 8 bis, rue Pen ar Stang à QUIMPER, marié - 5 enfants. Actuellement employé par les Autorités occupantes et travaille dans les environs de BREST. Ex-secrétaire de la cellule communiste de QUIMPER - (aurait quitté vers 1933).

Signalement . Taille 1m68 environ - cheveux châtains clairs - sourcils châtains clairs - nez ordinaire légèrement concave et retreussé - yeux bleus - bouche moyenne - menton ordinaire - rasé - visage ovale - corpulence moyenne

ILLIOU François, né le 7 Mars 1907 à Lambézellec (Finistère), cordonnier artisan, domicilié 17 Rue de Resnadec en PENBANS, marié, 2 enfants. Sa femme est employée des P.T.T. Ne possède pas d'autres ressources que les gains du ménage. Ex-secrétaire du syndicat unitaire des galechiers à ROSPORDEN.

Signalement : taille 1m70 - cheveux châtains clairs - sourcils châtains clairs - front haut - nez rectiligne - yeux bleus - bouche moyenne - menton moyen - rasé - teint pâle - visage allongé assez fin - corpulence moyenne - santé précaire.

JAUEN Albert, né le 4 Mars 1904 à Quimper (Finistère), plombier zingueur artisan, domicilié avenue Kergoat ar Lez en ERGUE ARMEL, marié un enfant - ne possède aucune fortune. ex- secrétaire de la cellule communiste de QUIMPER - Interné administrativement à CHARTRES.

Signalement : 1m70 - cheveux châtains clairs - sourcils châtains clairs - front haut - nez rectiligne - teint ordinaire - visage ovale petit -  
Signe particulier : ne peut lever le bras par suite d'une blessure reçue en ESPAGNE, en combattant dans les rangs de l'Armée républicaine avec le grade de lieutenant.

..../....

# CARTE D'IDENTITÉ

Nom : *L. Haridon*

Prénoms : *Louise*

Profession : *Cultivatrice*

Ne le *4* *Février* 1920

*Gouesnach*  
Département : *Finistère*

Nationalité : *Française*

Domicile : *Hennobry*  
*en Ergue Armel*  
*Dpt*



## SIGNALEMENT

Taille : *1m 58*

Cheveux : *châtain*

Moustache : .....

Yeux : *gris vert*

Signes particuliers : *neud*

Nez } *Dos droit base Moyenne*  
      } *Dimensions: Moyennes*

Forme du visage : *ronde*

Teint : *Colorée*

Empreinte digitale



Le Titulaire,

*L. Haridon*

Les Témoins,

*[Two witness signatures]*



Vus pour Légalisation :

*27* **JULI 1941** 19

*Le maire*

*[Signature]*

F.F.I./FINISTERE

Quimper, le 21/10/1944

-----  
ETAT-MAJOR  
-----

MD/DL

Le Lieutenant-Colonel BERTHAUD  
Chef Départemental des F.F.I.

à

Mademoiselle L'HARIDON  
chez M. BOURHIS

Mademoiselle,

C'est avec plaisir que je vous adresse  
des félicitations pour l'attitude coura-  
geuse que vous avez montrée dans la journée  
du 28 Juin .

Sans hésitation vous avez fait tout  
votre possible pour prévenir nos amis, du  
Maquis de Kernoter.

Je vous remercie beaucoup de votre  
geste patriotique qui, avec plus de chance,  
aurait pu sauver nos camarades.

Agréer, Mademoiselle, nos hommages.



*Berthaud*

MESDAMES, MESDEMOISELLES, MESSIEURS,

Avant de donner la parole aux orateurs de ce premier Meeting du PARTI COMMUNISTE FRANCAIS à CONCARNEAU depuis la LIBERATION, je veux vous dire tout ce que nous ressentons Nous, qui n'avons jamais abdiqué devant l'oppression devant cette foule librement accourue pour entendre après cinq ans d'un cruel silence la voix de notre GRAND PARTI.

C'est un sentiment de fierté que domine notre reconnaissance envers nos grands morts qui, sous les balles allemandes ont préparé l'avenir d'une FRANCE nouvelle et forte, d'une FRANCE Libre.

Les sacrifices, de ces dizaines de milliers de nos militants qui refusèrent de se plier à l'exclavage hitlérien furent le levain qui prépara notre glorieuse insurrection nationale.

Aujourd'hui, en rendant hommage à tous ceux sans distinction, qui sont tombés dans la lutte pour la libération, nous pensons plus particulièrement à ceux qui furent les promoteurs de la lutte armée contre les boches et les champions incontestés de la LIBERTE.

En faisant sereinement le sacrifice de leur vie, ils ont réalisé l'unité de la FRANCE dans le combat contre l'envahisseur hitlérien et les traîtres.

Combattant l'esprit d'abandon et de lâcheté qu'on tentait d'inculquer à notre peuple, ils ont porté un coup mortel à l'esprit néfaste de Munich en lui montrant que la liberté et la véritable grandeur ne pouvaient s'acheter que dans le combat sans merci contre les forces d'oppression hitlérienne et la 5ème colonne.

Le peuple de FRANCE n'oubliera pas cette grande leçon de courage et d'abnégation, il s'uniera plus que jamais contre l'envahisseur excécré et contre les trusts qui le servent et ne sont pas encore jugulés.

C'est le <sup>seul</sup> gage pour que demain la FRANCE soit belle et forte.

Notre PARTI dont la clairvoyance de ses militants a fait l'admiration de la Nation saura la conduire vers son glorieux destin et préparer selon

l'expression de notre grand disparu Paul VAILLANT-COUTURIER, reprise par notre immortel Gabriel PERI "des lendemains qui chantent".

Vive l'Union de la Nation française contre l'ennemi et les trusts.

VIVE LA FRANCE.

Alphouse Doot (Concarneau)

Joseph Argovach (Secrétaire de mairie à Pleun,  
pd la femme en lieu avec  
la R.  
habitant Concarneau).